



**En mode
Famille mennaisienne**

Frère Hervé Zamor, Supérieur général

FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE

Avril 2021

Circulaire 317

SOMMAIRE

INTRODUCTION	3
CHAPITRE I REVENIR À LA SOURCE	5
1- Ayant la condition de Dieu.....	6
2- Prenant la condition de serviteur	9
3- Devenant obéissant jusqu'à la mort.....	14
4- Exalté par Dieu	19
5- Au nom de Jésus.....	22
6- À la gloire de Dieu le Père	25
CHAPITRE II RISQUER LA RENCONTRE	27
1- Faire confiance	28
2- Laisser venir	31
3- Accueillir à la manière d'un enfant.....	33
4- Embrasser	36
5- Bénir	40
6- Imposer les mains	42
CHAPITRE III OSER LES PÉRIPHÉRIES	47
1- Par un autre chemin	48
2- Au gré de la Providence	51
3- À la manière du disciple missionnaire	54
4- Au service de la fraternité.....	57
5- En réponse à notre faim.....	59
CONCLUSION.....	63
PRIÈRE.....	64

INTRODUCTION

« *En mode Famille mennaisienne* », c'est le titre de cette lettre circulaire. Mieux, c'est l'engagement que le Chapitre général de 2018 propose à chaque Frère et à chaque communauté. Qu'est-ce à dire ? Les Laïcs ne sont-ils pas tout autant concernés ? De fait, une précision s'impose. Cette expression « *en mode Famille mennaisienne* » arrive à la fin d'un paragraphe dans lequel les Capitulants disent accueillir avec reconnaissance les propositions faites par les Laïcs qui ont participé au dernier Chapitre général. Alors, tout s'éclaire ! « *En mode Famille mennaisienne* » désigne désormais le nouveau style de vie qui devrait aider les Laïcs et les Frères à avancer ensemble.

Cette lettre circulaire, « *En mode Famille mennaisienne* », ne vise qu'un simple objectif : encourager à vivre cette orientation du Chapitre général comme un appel de Dieu pour chaque Laïc et chaque Frère, ici et maintenant. Si, à la fin de ce parcours, chacun s'interrogeait sur l'engagement concret à prendre, là où il est, pour faire un premier pas ou pour aller un peu plus loin, mon but serait atteint. C'est la *Nouvelle Page* que le Seigneur nous invite à écrire sur le papier de la fraternité, en suivant les lignes de la communion et de la collaboration et en utilisant l'encre de la bienveillance, de la compassion et du dévouement.

Cette circulaire s'adresse donc aux Laïcs et aux Frères de la Famille mennaisienne. N'est-ce pas une belle opportunité pour approfondir ensemble certains éléments de notre charisme ? Boire à cette source nous garantit une plus grande fidélité au don que l'Esprit-Saint a offert gratuitement à notre Institut. C'est le

roc sur lequel nous devons construire notre maison commune si nous voulons qu'elle puisse résister aux différentes tempêtes qui s'abattront sur elle tôt ou tard.

« *En mode Famille mennaisienne* » compte trois chapitres. Le premier, **revenir à la Source**, nous plonge au cœur de notre spiritualité en nous faisant contempler le Christ humble, obéissant et serviteur (Ph 2, 5-11). Le deuxième, **risquer la rencontre**, nous exhorte à mettre la fraternité au service de la vie des enfants et des jeunes (Mc 10, 13-16). Le dernier chapitre nous convie à la conversion missionnaire qui pousse à sortir et à **oser les périphéries** pour servir les pauvres, ceux qui sont loin (Mc 6, 34-44).

Je désire vivement que cette lettre circulaire aide chaque Laïc et chaque groupe mennaisien, chaque Frère et chaque communauté, « *à penser et à vivre de plus en plus 'en mode Famille mennaisienne'* » (CG 2018, n° 16). Pour ce faire, elle peut être travaillée soit personnellement, soit en groupe ou fraternité. Elle n'apporte pas de réponses toutes faites mais elle invite à les chercher ensemble, en mode synodal. Elle fournit un possible contenu pour les rencontres des groupes ou fraternités mennaisiennes.

Puisse l'Esprit-Saint aider chacune et chacun à trouver dans cette lettre circulaire ce dont elle ou il a besoin pour grandir et « *vivre de plus en plus 'en mode Famille mennaisienne'* » (CG 2018, n° 16) !

CHAPITRE I

REVENIR À LA SOURCE

Pourquoi revenir à la Source ? C'est là que se trouve l'eau qui donne la vie. Ceux et celles qui ont fait l'expérience de la marche sous le soleil tropical de midi savent l'importance de trouver un point d'eau. Il fait bon y vivre. C'est un lieu frais et attrayant. La vie y fleurit dans toute sa beauté et sa splendeur. Le feuillage des arbres est bien vert. Les oiseaux chantent. Tout est à la joie et à la fête.

La Samaritaine, en allant à la source, n'a-t-elle pas rencontré l'Eau vive (Jn 4, 6-14) ? N'a-t-elle pas été invitée à recevoir l'eau, mais mieux encore, l'Eau vive ? Ainsi, l'eau n'est plus quelque chose mais quelqu'un : Jésus. « *Quiconque boit de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif* » (Jn 4,14).

L'Eau vive que Jésus nous offre aujourd'hui est inépuisable, éternellement fraîche car elle coule de son côté transpercé sur la croix (Jn 19, 34). Elle « *assainit tout ce qu'elle pénètre et la vie apparaît en tout lieu où arrive le torrent* » (Ez 47, 9). En ce sens, elle est source constante de fécondité, de fidélité, de dynamisme, de nouveauté et de jeunesse pour celles et ceux qui s'y désaltèrent. C'est ce que veut nous rappeler le Pape François quand il affirme :

« Chaque fois que nous cherchons à revenir à la source pour récupérer la fraîcheur originale de l'Évangile, surgissent de nouvelles voies, des méthodes créatives, d'autres formes d'expression, des signes plus éloquentes, des paroles chargées de sens renouvelé pour le monde d'aujourd'hui »¹.

Revenir à la Source consiste à devenir de plus en plus l'ami de Jésus, Lui qui s'est fait l'un de nous par son incarnation. Autrement dit, en Jésus, Dieu s'incarne pour que l'homme devienne Dieu. Jésus est donc le pédagogue de l'amitié avec Dieu.

En fait, revenir à la Source conduit à vivre notre amitié avec Jésus à la manière de nos Fondateurs, tout particulièrement de Jean-Marie de la Mennais. Pour y parvenir, l'hymne christologique de l'apôtre Paul aux Philippiens (**Ph 2, 5-11**) dans lequel nous retrouvons des aspects essentiels de la spiritualité mennaisienne nous fournira quelques repères importants. Ainsi, les racines de l'arbre de la Famille mennaisienne doivent puiser à la Source d'Eau vive qu'est Jésus si ses branches veulent garder toute leur verdure et continuer à porter des fruits.

1- Ayant la condition de Dieu

*« Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu » (**Ph 2, 5-6**).*

Ce passage précise l'identité de Jésus. Il est Dieu et il s'appelle le Christ Jésus. En hébreu, Jésus signifie « *Dieu sauve* » tandis que Christ, qui correspond au terme grec « *Christos* » ou hébraïque « *Maschiach - Messie* », veut dire « *oint, consacré, mis-à-part pour être envoyé* ». Que vient réaliser Celui qui est l'Envoyé de Dieu ? Contrairement à l'homme qui retient jalousement son rang et ses privilèges, Jésus se livre, se donne par pur amour. Ce faisant, il nous révèle la vraie identité de

¹ Pape François, *Evangelii Gaudium*, n° 11.

Dieu qui est fondamentalement don gratuit à l'homme. En son Fils, Verbe fait chair, Dieu nous exprime son amour qui engendre à la Vie. C'est cette vérité essentielle que révèle l'Évangile de Jean quand Jésus dit à Nicodème : « *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle* » (Jn 3, 16).

Le Christ Jésus, l'Envoyé du Père, vient nous introduire progressivement dans la logique du don. Aussi, par ses paroles et par son témoignage de vie, nous invite-t-il à donner notre vie comme le grain de blé qui tombe en terre et qui accepte de mourir pour porter des fruits (Jn 12, 24). Ce qui rend fécond et décuple notre don, c'est l'amour : « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* » (Jn 15, 13). Par sa vie, sa mort et sa résurrection, Jésus nous apprend que tout ce qui n'est pas donné est perdu. Ainsi, toute sa personne est don, offrande et eucharistie. « *Être disciple de Christ Jésus, c'est avoir en soi ces dispositions, cet état d'esprit, cette mentalité de réception du don, loin de tout accaparement* »².

En réponse à l'exemple du Maître, des chrétiens, hommes et femmes, jeunes et adultes, ont appris à se donner. Hier, certains ont offert leur vie au Christ. Le diacre Étienne est lapidé par fidélité à sa foi chrétienne (Ac 7, 58-60). Ignace d'Antioche accepte d'aller à Rome pour être la pâture des bêtes afin de devenir le pain immaculé du Christ³. Sous l'empereur Marc-Aurèle, Blandine de Lyon, une jeune esclave, née vers 162, est égorgée en août 177 par son bourreau face à son refus de renier sa foi. Aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui continuent de verser leur sang pour la cause de Jésus. Cela a été, entre autres, le cas du Père Jacques Hamel. En effet, le 26 juillet 2016, deux terroristes se revendiquant de l'état islamique entrent dans l'Église de Saint-Étienne-du-Rouvray et égorgent le prêtre alors qu'il célèbre l'eucharistie. Le 14 septembre 2016, le Pape

² Supplément Cahiers Évangile n° 164, L'hymne aux Philippiens, p. 14.

³ Saint Ignace d'Antioche, Lettre aux Romains.

François, en la fête de la Croix glorieuse, tout en confirmant que le Père Hamel fait partie de la chaîne des martyrs, a mis en lumière la force de son témoignage. Le Père Hamel « *a donné sa vie pour nous, il a donné sa vie pour ne pas renier Jésus. Il a donné sa vie dans le sacrifice même de Jésus sur l'autel* »⁴.

Que nous propose Jean-Marie de la Mennais pour vivre aujourd'hui la logique du don à l'exemple de Jésus et des martyrs dans l'Église ? Tout d'abord, notre Père nous invite à prendre pour modèle l'attitude du Fils envoyé : « *Sublime vocation ! C'est celle de Jésus-Christ même ; il n'a quitté le sein de son Père que pour faire ce que vous allez faire à son exemple* »⁵. Qu'a-t-il fait ? Il a donné sa vie pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres, pour libérer les captifs, pour guérir les malades et pour manifester la tendresse du Père aux affligés (Lc 4, 18). Ensuite, Jean-Marie de la Mennais nous exhorte à imiter sa disponibilité en apprenant à nous mettre à l'écoute du Fils, tout en étant prêts à accomplir avec joie et amour tout ce qu'il nous indiquera. Puis, il nous incite à n'avoir qu'un seul désir : ne jamais opposer la plus petite résistance à ce que le Seigneur nous demande et nous livrer tout entier à Lui⁶. Enfin, notre Fondateur nous pousse à être des femmes et des hommes selon le cœur de Dieu, c'est-à-dire des Laïcs et des Frères « *zélés, prêts à tout entreprendre et à tout souffrir pour répandre sa parole, étendre son règne et allumer dans le monde ce feu divin que Jésus-Christ est venu y apporter* »⁷.

Quand le dernier Chapitre général « *engage chaque Frère et chaque communauté à vivre de plus en plus 'en mode Famille mennaisienne'* » (n° 16), il entend certainement nous inviter à accueillir chez nous Jésus, l'Envoyé du Père, qui s'est donné à nous en empruntant le chemin de la disponibilité. Qui mieux que Marie a su suivre son Fils de plus près dans cette logique du don

⁴ Pape François, Homélie, le 14 septembre 2016.

⁵ Jean-Marie de la Mennais, S II, 525.

⁶ Jean-Marie de la Mennais, CG I, 127.

⁷ Jean-Marie de la Mennais, S II, 549-550.

de soi ? En effet, après avoir accueilli chez elle Jésus, le don par excellence, elle se met en route pour aller servir sa cousine Élisabeth. Ce faisant, loin de se replier sur elle-même, elle devient une femme pour les autres. C'est ce que nous explique fort bien le Père Peter-Hans Kolvenbach, ancien Supérieur général des Jésuites :

« La grâce dont Marie est remplie la pousse hors de chez elle, hors de sa vie de tous les jours, elle lui fait prendre la route de la montagne et devenir, au nom de son Seigneur, 'une femme pour les autres'... Sa hâte à sortir d'elle-même, à quitter son entourage, la joie qui éclate dans sa rencontre avec Élisabeth, sont l'accompagnement naturel de la mise en route, de l'exode, auquel pousse toujours l'amour qui vient d'en haut. Celui qui est saisi par l'amour de Dieu est poussé à l'incarner, ici et maintenant »⁸.

2- Prenant la condition de serviteur

« Mais le Christ Jésus s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes » (Ph 2, 7a).

L'apôtre Paul présente le Christ Jésus comme le Serviteur. En lui, Dieu se met au service de l'homme. Il s'anéantit librement. Il se décentre de lui-même afin de mieux servir sa créature. Il renonce à un statut : il ne retient pas jalousement le rang qui le rend égal à Dieu (Ph 2, 6). Il descend au plus bas de l'échelle en acceptant de se faire serviteur. Dans le vocabulaire hébraïque, il existe un seul mot pour signifier serviteur et esclave : « *ebed* ». Il en est de même dans la langue grecque : « *doulos* ». En Jésus, Dieu devient notre esclave, mais librement et par amour. Ainsi, il se fait pauvre parmi les pauvres. C'est la signification fondamentale du geste posé par Jésus, la veille de sa passion, en lavant les pieds de ses disciples (Jn 13, 1-5).

⁸ P. Hans-Peter Kolvenbach, Lettre à la Compagnie de Jésus, mars 1998.

Merveille extraordinaire de l'amour : Dieu se met à genoux devant nous pour nous laver les pieds. En effet, l'acte de Jésus est un exemple qui est à la fois un appel et une interpellation.

« Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous. Amen, amen, je vous le dis : un serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni un envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Sachant cela, heureux êtes-vous, si vous le faites » (Jn 13, 14-17).

Par ce geste, Jésus institue une nouvelle béatitude : celle du Maître qui sert et qui invite ses amis à suivre son exemple. Il renverse la coutume juive qui veut que le disciple se mette au service de son maître, en lavant lui-même les pieds de ceux qu'il a choisis pour être avec Lui. Il change ainsi la relation au point de les considérer comme des amis, car il leur a fait connaître tout ce qu'il a entendu du Père (Jn 15, 15). Un Maître, à la fois serviteur et ami ! Aussi accomplit-il sa vraie mission : non pas être servi mais servir et donner sa vie en rançon pour la multitude (Mc 10, 45). En ce sens, la révolution qu'apporte Jésus *« se joue dans une nouvelle disposition d'esprit qui met en avant le service d'autrui de manière radicale »*⁹.

Dès le début, l'Église a pris au sérieux l'appel du Christ à vivre la béatitude du service. Pour elle, servir le prochain est une pédagogie concrète pour exprimer son amour de Dieu. Laver les pieds du frère, c'est lui rendre toute sa dignité d'image de Dieu. Très vite, s'est mis en place le ministère des diacres dont le but principal est de présider au service de la charité (Ac 6, 1-7). Les Apôtres d'abord, et après eux les Pères de l'Église ont toujours entretenu la flamme du service dans le cœur des chrétiens.

⁹ Camille Focant, Lettres aux Philippiens et à Philémon : clés de lecture, Cahiers Évangile n° 188, p. 28.

Aphraate le Sage, qui a vécu dans la première moitié du IV^{ème} siècle dans la région de Ninive, la Mossoul de l'Irak actuel, indique l'humilité comme la vertu qui aide le disciple à servir à l'exemple du Maître. Grâce à elle, le chrétien, tel un bon arbre, peut porter des fruits qui plaisent au Seigneur : « *Si la racine de l'homme est implantée en terre, ses fruits montent jusqu'au Seigneur de la grandeur* »¹⁰. Benoît de Nursie, fondateur du monachisme en Occident, conçoit la vie monastique comme une « *école pour apprendre à servir le Seigneur* »¹¹. En s'y appliquant, le moine parvient à être un disciple du Christ humble qui lave les pieds des confrères.

Quant à Jean-Marie de la Mennais, il définit l'humilité comme une route à double sens : en Jésus, Dieu l'emprunte pour venir demeurer avec nous et elle nous conduit au Père. C'est elle qui nous configure au Christ et nous fait participer à la vie de Dieu qui est avant tout un effacement éternel pour que l'autre puisse exister :

*« L'humilité est la plus nécessaire, puisqu'elle est le fondement de toutes les autres vertus, et que l'on ne peut sans elle avoir aucun trait de ressemblance avec Jésus-Christ, dont la naissance, la vie et la mort n'ont été, pour ainsi dire, qu'un grand acte d'humilité »*¹².

En fait, imiter l'humilité du Christ est le fruit de cette sagesse acquise au contact même de sa vie qui nous éduque au savoir-être Fils. Cela se traduit par la proximité, la simplicité, la transparence, la douceur, la disponibilité et le service humble.

L'humilité nous dépouille du vieil homme pour nous revêtir du Christ et nous fait disciples du Maître, ami et serviteur, comme Jean-Marie de la Mennais le rappelait aux Filles de la Providence :

¹⁰ Aphraate le Sage, Exposés 9, 14.

¹¹ Saint Benoît, Règle, Prologue, 45.

¹² Jean-Marie de la Mennais, S II, 649.

« Les Sœurs se souviendront des paroles et des exemples de Jésus-Christ et des Saints. Ils ont enseigné que le chrétien doit anéantir en lui le vieil homme, pour devenir une nouvelle créature en Dieu ; s'abaisser, pour être élevé ; pourrir en terre, pour germer et croître : en un mot, passer humblement par la destruction de l'homme terrestre, pour entrer dans la gloire de l'homme céleste »¹³.

À l'image du grain de blé tombé en terre, cette vertu fleurit dans notre vie quand nous acceptons de mourir avec Celui qui donne la Vie, quand nous nous reconnaissons comme le dernier de tous ou l'avorton (1 Co 15, 8).

Grâce à l'humilité, nous ne faisons plus qu'un avec le Christ. Il vit en nous et nous vivons en Lui. Plus nous progressons dans l'humilité, plus nous entrons dans son intimité et plus ses sentiments, ses désirs, ses pensées et ses actions deviennent nos critères de référence et de décision¹⁴.

L'humilité est la source qui donne fécondité à notre apostolat. *« Tout le succès de nos travaux dépend des progrès que nous aurons faits dans l'humilité »¹⁵.* C'est elle qui permet de compter, non pas sur nos propres forces humaines, mais sur le Seigneur qui veut accomplir en nous et par nous de grandes choses. Ainsi, nous pourrions être de vrais disciples missionnaires du Christ serviteur, capables de nous effacer devant le Maître qui a les paroles de la vie éternelle (Jn 6, 68), d'être de nouveaux 'Jean-Baptiste' qui crient dans le désert et qui demandent de préparer le chemin du Seigneur (Jn 1, 23).

Jean-Marie de la Mennais ne s'est pas contenté de nous exhorter à l'humilité, mais il l'a également vécue dans son quotidien. Toute sa vie prolonge, à sa manière, l'humilité de Jésus. Mgr Laveille nous fait une magnifique synthèse à ce propos:

¹³ Marcel Doucet, Jean-Marie de la Mennais, Anthologie, p. 227.

¹⁴ Philippe Friot, Spiritualité d'un homme d'action, p. 258.

¹⁵ Jean-Marie de la Mennais, S II, 650.

« Cet homme, distingué par la naissance, né dans la richesse, habitué à traiter avec les esprits les plus cultivés de son temps, porté, dès le début de sa carrière, aux charges ecclésiastiques les plus en vue, s'est confiné au centre de la Bretagne, dans un pays retiré et, à cette époque, presque inaccessible. Là, il s'est entouré de jeunes paysans incultes et, au prix de mille sacrifices, s'est appliqué à les instruire, non pour les élever à son niveau et trouver en eux, après quelques années, des hommes capables de penser et de sentir comme lui, mais pour leur donner la culture rudimentaire d'instituteurs de campagne. Afin d'exercer, jusqu'à l'extrême vieillesse, ce rôle modeste de catéchiste et de pédagogue il a renoncé aux satisfactions intellectuelles les plus élevées et s'est en quelque sorte déclassé jusqu'à devenir et rester jusqu'au bout, au moins par les besognes quotidiennes, 'l'ignorantin breton' »¹⁶.

Si nous voulons vivre de plus en plus « *en mode Famille mennaisienne* », nous devons nous efforcer de nous configurer, jour après jour, au Christ, l'humble serviteur. À son exemple et à son invitation, apprenons à occuper la dernière place. Accueillons la grâce d'être des serviteurs quelconques (Lc 17, 10). Appliquons-nous à nous laver mutuellement les pieds. Imitons la grande libéralité du Maître qui s'est fait notre serviteur afin de devenir notre ami, notre frère. N'ayons pas peur de nous mettre à genoux devant nos sœurs et frères pour les servir.

¹⁶ Mgr Laveille cité par le Frère Philippe Friot : Spiritualité d'un homme d'action, p. 84-85.

3- Devenant obéissant jusqu'à la mort

« Reconnu homme à son aspect, le Christ Jésus s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix » (Ph 2, 7b-8).

Paul place l'obéissance de Jésus dans un unique mouvement d'abaissement mais en deux temps : d'abord, l'incarnation, puis la mort sur la croix. En effet, le Fils de Dieu s'incarne librement pour devenir notre frère. Par amour, il accepte de mourir afin de nous rendre notre dignité filiale. Plus fort encore, il meurt sur la croix : scandale pour les Juifs et folie pour les païens (1 Co 1, 23). Dans la lettre aux Hébreux, au chapitre 10, l'auteur met en relief l'unité foncière qu'une même obéissance institue entre incarnation et rédemption. Pour lui, la venue de Jésus dans notre chair s'inscrit dans son désir de faire la volonté du Père : *« Aussi, en entrant dans le monde, le Christ dit : Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m'as formé un corps... Alors, j'ai dit : Me voici, je suis venu, mon Dieu, pour faire ta volonté »* (He 10, 5.7). Sa mort sur la croix librement acceptée, prolongement de son abaissement, nous vaut la rédemption et la sanctification, grâce à l'offrande qu'il a faite de son corps une fois pour toutes (He 10, 10).

« Obéir jusqu'à la mort, et la mort de la croix » (Ph 2, 8), un long combat et un laborieux apprentissage pour Jésus ! Au désert, le diable le conduit sur une très haute montagne et lui fait voir tous les royaumes du monde avec leur gloire et lui dit : *« Tout cela, je te le donnerai, si tu te prosternes pour m'adorer »* (Mt 4, 8). Mais Jésus refuse sa proposition en le remettant à sa place : *« Arrière, Satan ! car il est écrit : 'C'est devant le Seigneur ton Dieu que tu te prosterner, et c'est lui seul que tu adoreras' »* (Mt 4, 10). Ainsi, Jésus opte pour l'obéissance à la volonté de Dieu qui consiste à se mettre à genoux devant Dieu seul. Lors de la passion, au mont des Oliviers, Jésus prie instamment son Père et lui fait part de sa peur de la mort, tout en lui renouvelant sa disponibilité à faire sa volonté (Mt 26, 39-42).

Obéir et mourir à soi-même sont deux exigences pour être un disciple du Christ. Telle est la conviction de l'évangéliste Luc quand il affirme : « *Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera* (Lc 9, 23-24). En ce sens, marcher à la suite de Jésus, renoncer à soi-même, prendre sa croix sont autant de gestes qui expriment notre désir de mourir à nous-mêmes afin d'être tout au Christ, Lui dont la nourriture est d'accomplir la volonté du Père (Jn 4, 34). Ce faisant, nous ne vivons plus en ennemis, mais plutôt en amis de la croix du Christ (Ph 3, 18).

Dès les débuts de l'Église, l'obéissance et la croix ont occupé une place centrale dans la foi chrétienne. Il suffit de nous rappeler la réponse de Pierre et des Apôtres devant le sanhédrin : « *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes* » (Ac 5, 29). En conséquence, ils ont été battus et interdits de parler au nom de Jésus. Ne sont-ils pas repartis tout joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le Christ (Ac 5, 40-42) ? Saint Jérôme, né vers 347 et mort vers 420, est le traducteur de la Bible en latin, communément appelée la Vulgate. Pour lui, l'obéissance est la vertu la plus élevée et la plus agréable à Dieu¹⁷. Saint Benoît, quant à lui, insiste sur l'écoute des frères, spécialement des plus jeunes parce que « *souvent le Seigneur découvre à un frère plus jeune ce qui est le mieux* »¹⁸.

Ignace de Loyola¹⁹ (1491-1556), le fondateur des Jésuites, évoque des étapes dans le discernement de la volonté de Dieu, qu'il appelle les trois degrés d'humilité. Mais ce terme est à bien comprendre. Pour notre auteur, est humble celui qui se reconnaît dépendant de Dieu et qui est convaincu que son salut, son bonheur sont liés à l'accomplissement de ce qui est conforme

¹⁷ Saint Jérôme, Homelia de oboedientia : CCL 78, 552.

¹⁸ Saint Benoît, Règle, 3, 3.

¹⁹ Saint Ignace de Loyola, Exercices Spirituels, Deuxième semaine, p. 165-167.

à la volonté du créateur. Le premier degré d'humilité consiste à s'abaisser autant que possible et nécessaire pour rechercher et réaliser en tout ce qui plaît au Seigneur. Quant au deuxième, plus parfait que le premier, il vise à acquérir cette indifférence qui rend disponible pour accueillir la richesse ou la pauvreté, les honneurs ou le mépris, la santé ou la maladie, le succès ou l'échec, pourvu que tout cela conduise à aimer davantage le Seigneur et à s'attacher à Lui. Le troisième degré englobe les deux premiers et conduit à faire du Christ le centre absolu et la signification totale de sa vie. Tout ce qui importe, c'est d'être avec le Christ, dans la pauvreté, les insultes, le succès, la gloire, en quoi que ce soit. À cause de Lui, nous acceptons de tout perdre afin de gagner un seul avantage : être tout à Lui (Ph 3, 8).

Origène, né à Alexandrie vers 185 et mort à Tyr, région de l'actuel Liban, vers 253, présente la croix comme le chemin que doit emprunter le chrétien s'il veut que sa vie soit une offrande agréable à Dieu. *« Si je renonce à tout ce que je possède et prends ma croix et suis le Christ, j'offre mon holocauste sur l'autel de Dieu ; et si je livre mon corps pour être brûlé et que j'ai la charité et j'accède à la gloire du martyr, j'offre mon holocauste sur l'autel de Dieu »*²⁰. De son côté, Tertullien, l'Africain, né à Carthage vers la fin du deuxième siècle, souligne la fécondité de la croix : *« Le sang des martyrs est une semence de chrétiens »*²¹.

Benoît XVI présente la croix comme la manifestation de la puissance de l'amour de Dieu qui sauve l'homme :

*« Le "scandale" et la "folie" de la Croix se trouvent précisément dans le fait que, là où il semble n'y avoir qu'échec, douleur, défaite, précisément là se trouve toute la puissance de l'Amour infini de Dieu, car la Croix est expression d'amour et l'amour est la vraie puissance qui se révèle justement dans cette faiblesse apparente »*²².

²⁰ Origène, Homélie sur le Lévitique 9, 9.

²¹ Tertullien, L'apologétique, 50, 13.

²² Benoît XVI, Audience générale, le 29 octobre 2008.

En s'abandonnant à la volonté du Père, le Crucifié est donc sagesse, car il exprime vraiment qui est Dieu, c'est-à-dire la puissance d'amour qui arrive jusqu'à la Croix pour nous racheter. Autrement dit, le Christ que Dieu a identifié pour nous au péché (2 Co 5, 21) est mort pour tous (2 Co 5, 14). En sa personne, Dieu nous a réconciliés avec Lui en ne nous comptant pas nos péchés (2 Co 5, 18-20).

Jean-Marie de la Mennais définit l'obéissance comme chemin d'abandon à Dieu et de renoncement à soi-même. Pour lui, Jésus crucifié en est le parfait modèle. C'est le sens de son exhortation au Frère Ambroise Le Haiget :

« Je voudrais vous voir plus résigné à la sainte volonté de Dieu, et plus désireux de devenir conforme à Jésus-Christ crucifié : vous n'aurez la paix de l'âme et vous ne goûterez la joie dans votre cœur qu'autant que vous serez dans ces dispositions saintes d'abandon à Dieu et de renoncement à vous-même »²³.

Si nous voulons vivre en paix et connaître la joie du cœur, l'itinéraire que nous propose notre Fondateur est celui de la disponibilité à faire la volonté de Dieu, même s'il faut passer par la croix. Comme il connaît les difficultés du parcours, il nous fournit une méthodologie pour aller de l'avant. Il nous conseille donc d'être des femmes et des hommes de bonne volonté, à l'exemple des bergers prêts à partir à la recherche de Celui qui vient de naître. Il nous recommande de nous perdre en Dieu, de le laisser nous conduire même dans les plus petites choses, de marcher toujours à la lumière de sa face et de prendre l'heureuse et sainte habitude de voir Dieu et de ne voir que Dieu en tout²⁴.

Pour nous exhorter à devenir obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur la croix s'il le fallait, à l'exemple du Christ Jésus, Jean-Marie de la Mennais développe toute une spiritualité de la croix.

²³ Jean-Marie de la Mennais, Lettre au Frère Ambroise Le Haiget, le 9 février 1837.

²⁴ Jean-Marie de la Mennais, S I, 111.

Tout d'abord, c'est le lieu de notre nouvelle naissance. Unis à Jésus crucifié, nous apprenons à nous vider de nous-mêmes pour être des créatures nouvelles dans le Christ. Si la croix est accueillie et acceptée, elle est capable de purifier nos affections terrestres, nos sentiments de vaine gloire, de curiosité, de cupidité et de mondanité. Nous sommes exhortés à ne plus savoir qu'une chose : « *Jésus et Jésus Crucifié, qu'on nous méprise, qu'on nous insulte, qu'on nous persécute, peu importe, ou plutôt nous devons nous en réjouir* »²⁵.

Puis, la croix est le lieu où nous apprenons à notre tour à aimer Dieu et le prochain d'un amour inconditionnel. En contemplant « *la charité crucifiée* »²⁶, nous nous exerçons à répondre, comme Jésus, à l'insulte, à l'ingratitude et aux moqueries par le pardon. Forts de cette expérience spirituelle, nous évitons de briser le roseau déjà froissé et de faire la moindre peine à ceux qui nous en font le plus²⁷.

Enfin, la croix est un maître de vie car elle « *renferme tout ce que nous devons savoir, et elle nous révèle tout ce que nous devons pratiquer* »²⁸. Plus nous la contemplons et plus nous mettons en pratique ce qu'elle nous enseigne, plus nous réussirons à faire l'unité de notre vie et à vivre ce que notre intelligence a compris et que notre cœur a aimé.

Vivre de plus en plus « *en mode Famille mennaisienne* », c'est apprendre à nous mettre ensemble à l'écoute de l'Esprit pour discerner la volonté de Dieu pour le corps que nous formons. C'est également l'accueillir même si cela nous demande de passer par la croix. C'est acquérir progressivement l'heureuse et sainte habitude de voir Dieu et de ne voir que Dieu en tout. C'est accepter la purification permanente qu'opèrent en nous nos croix quotidiennes, petites ou grandes. C'est nous mettre,

²⁵ Jean-Marie de la Mennais, S II, 655.

²⁶ Marcel Doucet, Jean-Marie de la Mennais, Anthologie, p. 57.

²⁷ Jean-Marie de la Mennais, Lettre au Frère Lucien Deniau, le 7 juin 1843.

²⁸ Jean-Marie de la Mennais, S II, 505.

jour après jour, à l'école de Jésus crucifié, car Lui seul est capable de nous enseigner la logique de l'amour gratuit et désintéressé, du pardon et de la cohérence de vie.

4- Exalté par Dieu

« C'est pourquoi Dieu l'a exalté : il l'a doté du Nom qui est au-dessus de tout nom » (Ph 2, 9).

Paul met en lumière la glorification du Christ par le Père : *« Dieu l'a exalté : il l'a doté du Nom qui est au-dessus de tout nom »*. Qu'est-ce à dire ? Par cette affirmation, l'Apôtre révèle la gloire pascale du Christ²⁹ qui, après la mort, se manifeste à nouveau dans la splendeur de sa majesté divine. Par ailleurs, dans la tradition biblique, le nom exprime l'essence et l'identité de la personne. Il manifeste sa réalité intime et profonde. À son Fils, qui, par amour, s'est fait *« obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur la croix »* (Ph 2, 8), le Père confère une dignité incomparable, le Nom par excellence, celui de Seigneur : *« Jésus Christ est Seigneur »* (Ph 2, 11).

La gloire que le Fils reçoit du Père (Jn 8, 54), en passant par la mort sur la croix et la résurrection, nous est offerte en partage. *« De même que le serpent fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé afin qu'en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle »* (Jn 3, 14-15). Ce qui fait la gloire du Père et du Fils, c'est que nous portions beaucoup de fruits (Jn 15, 8). Cette fécondité surabondante n'est autre que la vie éternelle. Ainsi, par le Christ ressuscité, Dieu nous donne en héritage la vie en plénitude. En étant disciples de Celui qui a reçu le Nom qui est au-dessus de tout nom, celui de Seigneur, nous appartenons désormais à la famille des saints (1 P 2, 9) et au peuple des bienheureux (Mt 5, 1-12). *« Au fond, la sainteté consiste à s'associer à la mort et à la résurrection du Seigneur d'une manière unique et personnelle, à mourir et à ressusciter constamment avec Lui »*³⁰.

²⁹ Benoît XVI, Catéchèse sur l'hymne de l'épître aux Philippiens, le 26 octobre 2005.

³⁰ Pape François, Gaudete et Exsultate, n° 20.

Avant sa passion et sa résurrection, lors de la grande prière sacerdotale, Jésus a demandé au Père que ses disciples soient là où il est et qu'ils contemplent sa gloire, celle que Dieu lui a donnée dès avant la fondation du monde (Jn 17, 24). Voulant donner suite à cette intercession du Christ, l'Église n'a cessé d'accompagner les chrétiens sur le chemin de la sainteté. Ainsi, saint Irénée de Lyon (130-202), en méditant sur la béatitude des cœurs purs, exhorte ses fidèles à répondre à leur propre vocation, celle de voir Dieu.

« Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu » (Mt 5, 8). De même que ceux qui voient la lumière sont dans la lumière et participent à sa splendeur, de même ceux qui voient Dieu sont en Dieu et participent à sa gloire, splendeur vivifiante, et donc ceux qui voient Dieu auront part à la Vie ... Il n'y a de vie que par la participation à Dieu, et cette participation à Dieu consiste à voir Dieu et à jouir de sa Bonté. La Gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme, c'est de voir Dieu »³¹.

Saint Athanase d'Alexandrie conçoit la sainteté comme une divinisation de l'homme rendue possible par l'incarnation, la mort et la résurrection du Christ. Grégoire de Nazianze précise qu'elle est cette quête à être comme le Christ qui *« a pris sur lui ce qui est le pire, pour nous faire don de ce qu'il y a de mieux »*³². Grégoire de Nysse la définit comme la pleine réalisation de l'homme en devenant semblable à Dieu qui est juste, saint et bon, et en étant parfait comme le Père³³.

Jean-Marie de la Mennais comprend la sainteté comme une configuration au Christ Jésus. *« Aucun de nous n'entrera dans le sein de Dieu, s'il n'est devenu conforme à l'image de son Fils »*³⁴.

³¹ Saint Irénée, *Adversus Haereses*, 4, 20, 5.7.

³² Grégoire de Nazianze, *Discours*, 1, 5 ; SC 247, p. 78.

³³ Grégoire de Nysse, *Sur l'oraison dominicale* 2, PG 44, 1145ac.

³⁴ Jean-Marie de la Mennais, *S II*, 497.

Pour lui, Jésus est le chemin qui conduit au partage de la gloire du Père. Mais comment être configuré au Christ ? Pour y parvenir, notre Fondateur nous propose de faire du Fils la référence centrale de notre vie.

« Quand Dieu dit qu'il veut notre sanctification, c'est donc comme s'il disait qu'il veut retrouver en nous les perfections de son Fils, que nous en soyons en quelque sorte, autant que le permet l'humaine faiblesse, revêtus de Jésus-Christ, comme le dit l'Apôtre, que nous suivions Jésus-Christ dans toutes ses voies, que nous jugions de toutes choses comme il en a jugé, que nous aimions ce qu'il a aimé, que nous méprisions ce qu'il a méprisé, que nous haïssions ce qu'il a haï. En un mot, que toutes nos pensées soient conformes à ses pensées et que nous soyons son image vivante »³⁵.

Prendre ce chemin de sainteté indiqué par Jean-Marie de la Mennais, c'est laisser fleurir dans notre vie la grâce baptismale dans toute sa plénitude. En effet, lors de notre baptême, Dieu nous a revêtus de sainteté et il nous a marqués de son sceau³⁶. En ce sens, la consécration baptismale nous configure au Christ roi, prêtre et prophète. Comme rois, nous participons à l'exercice de sa charité envers les hommes. Comme prêtres, nous offrons notre vie pour la rédemption du monde. Comme prophètes, nous travaillons avec zèle pour la gloire du Père.

Vivre de plus en plus « *en mode Famille mennaisienne* », c'est apprendre, jour après jour, à aimer à la manière de Jésus, à le suivre dans toutes ses voies et à être son image vivante. C'est s'exercer à prononcer chaque jour le oui du Fils qui fait entrer dans la plénitude de Dieu (Ep 3, 19). C'est s'entraîner à perfectionner quotidiennement l'empreinte divine reçue au baptême. C'est laisser le Christ grandir en nous jusqu'à l'état de l'Homme parfait (Ep 4, 13).

³⁵ Jean-Marie de la Mennais, S II, 631-632.

³⁶ Marcel Doucet, Jean-Marie de la Mennais, Anthologie, p. 280.

5- Au nom de Jésus

« ... afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur terre et aux enfers... » (Ph 2, 10).

Après sa mort et sa résurrection, le Père dote le Christ Jésus d'un nouveau Nom. Il est 'le Seigneur'. Et l'apôtre Paul souligne sa souveraineté : au nom de Jésus, tout genou fléchit au ciel, sur terre et aux enfers. Ainsi, « *le Christ est digne de l'hommage de la création entière, parce qu'il permet à Dieu de se révéler comme Père lorsqu'il donne son nom à Celui en qui il reconnaît son image accomplie* »³⁷.

Invoquer le nom de Jésus est donc à la fois une prière et une profession de foi. Jésus lui-même nous rassure : le Père nous donnera tout ce qui lui sera demandé en son Nom (Jn 15, 16). Il nous encourage à oser poser ce geste de foi : « *Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez, et vous recevrez* » (Jn 16, 24). Durant sa vie publique, Jésus a exaucé les nombreuses demandes pleines de foi qui lui ont été adressées. Ce sont, entre autres, celles du lépreux (Mc 1, 40-42), de la Syro-phénicienne (Mc 7, 26-29) et du bon larron (Lc 23, 39-43). Il a accueilli favorablement les désirs exprimés en silence. C'est l'expérience des porteurs du paralytique (Mc 2, 3-5), de l'hémorroïsse qui touche par derrière son vêtement (Mc 5, 27-29), de la pécheresse en larmes chez Simon (Lc 7, 37-38). Ainsi, comme jadis, le Christ Jésus qui sait mieux que quiconque ce dont nous avons besoin, est prêt à répondre à nos demandes et à intercéder pour nous auprès de son Père, pourvu que nous invoquions son Nom avec foi et persévérance.

Depuis toujours, la prière est un élément central dans la vie du chrétien. Comme l'eau, elle arrose et accompagne la croissance jusqu'à la maturation et la récolte. C'est cela qui explique l'insistance de nombreux Pères de l'Église concernant

³⁷ Camille Focant, Lettres aux Philippiens et à Philémon : clés de lecture, Cahiers Évangile n° 188, p. 32.

son importance. Pour saint Justin³⁸, la rencontre quotidienne et assidue avec le Christ ouvre les portes de la lumière pour le chrétien. Origène³⁹ présente la *lectio divina*, c'est-à-dire la lecture priante de la Parole de Dieu, comme la voie pour connaître et aimer Jésus-Christ ; car c'est en frappant que le Seigneur nous ouvrira la porte, et c'est en demandant que nous trouverons ce que notre cœur cherche (Mt 7, 7). Saint Jérôme nous propose de faire de la Parole de Dieu notre compagnon de route et notre maître. C'est la seule voie pour devenir un ami de Jésus : « *Ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ* »⁴⁰. Saint Cyprien, quant à lui, nous invite à laisser parler notre cœur lorsque nous nous adressons au Seigneur : « *Nous ne devons pas éparpiller nos prières en paroles informes ou jeter vers Dieu, en un bruyant bavardage, une requête qui devrait être recommandée par sa modestie, car Dieu écoute non la voix mais le cœur* »⁴¹.

Saint Grégoire de Nazianze nous exhorte à la prière incessante en nous demandant de nous souvenir de Dieu plus souvent que nous ne respirons. Pour lui, elle est la rencontre de deux soifs, celle de Dieu et la nôtre. « *Dieu a soif de notre soif de lui* »⁴². Saint Grégoire de Nysse conçoit la prière comme un lieu de purification du cœur pour être fidèle à nos engagements chrétiens. « *Par la prière, nous réussissons à être avec Dieu... Elle est soutien et défense de la chasteté, frein de la colère, apaisement et maîtrise de l'orgueil. La prière est gardienne de la virginité, protection de la fidélité dans le mariage, espérance pour les vieillards* »⁴³.

³⁸ Saint Justin, Dialogue avec Tryphon 7, 3.

³⁹ Origène, Lettre à Grégoire, 4.

⁴⁰ Benoît XVI, Catéchèse sur Saint Jérôme, le 7 novembre 2007.

⁴¹ Saint Cyprien, L'oraison dominicale, 4.

⁴² Saint Grégoire de Nazianze, Discours 27, 4.

⁴³ Saint Grégoire de Nysse, Sur l'oraison dominicale, 1.

Pour saint Augustin, le Christ « *prie pour nous en tant que notre prêtre, il prie en nous en tant que notre tête, il est prié par nous en tant que notre Dieu. Reconnaissons donc en Lui nos voix et sa voix en nous* »⁴⁴. Saint Benoît définit la prière comme un acte d'écoute⁴⁵ du Seigneur dans sa Parole.

Jean-Marie de la Mennais part de la conviction que tout chrétien est appelé à faire de sa vie une prière incessante (1 Th 5, 17). Défi de taille : comment est-ce possible ? Pour corroborer son conseil, il affirme que « *la prière n'est que l'amour et l'amour est la plus belle comme la plus parfaite des prières* »⁴⁶. Si quelqu'un est vraiment amoureux, toute sa vie sera imprégnée de cette passion, et cela donnera une couleur et une saveur spéciales à ce qu'il est et à ce qu'il fait.

Pour notre Fondateur, prier, c'est vivre la communion d'amour avec la personne de Jésus-Christ de telle sorte que nos prières soient intimement unies aux siennes et que nous ne fassions plus qu'une même voix avec Lui⁴⁷. Et si, avec le temps, cette passion amoureuse vient à perdre de sa force et de son intensité, il nous conseille deux moyens pour « *raviver le feu du divin amour* » : le « *saint exercice de la présence de Dieu et la méditation de la passion de Jésus-Christ* »⁴⁸.

Sur le chemin de la prière incessante, à la manière des amoureux, Jean-Marie nous recommande le silence qui crée les conditions de l'écoute de « *cette parole intérieure qui enseigne au-dedans, et qui, suivant l'expression du prophète, se répand au fond de notre cœur comme la rosée* »⁴⁹. Il préconise la méditation régulière de la Parole de Dieu, tout particulièrement l'Évangile de Saint Jean. « *Pour bien connaître Jésus-Christ, il faut sonder les Écritures, et c'est lui-même qui nous a donné ce conseil. Il faut*

⁴⁴ Saint Augustin, Psaume 85, 2.

⁴⁵ Saint Benoît, Règle, Prologue, 9-11.

⁴⁶ Jean-Marie de la Mennais, S II, 176.

⁴⁷ Marcel Doucet, Jean-Marie de la Mennais, Anthologie, p. 138.

⁴⁸ Jean-Marie de la Mennais, Lettre au Frère Hippolyte Morin, le 31 mars 1829.

⁴⁹ Jean-Marie de la Mennais, S I, 485.

surtout lire et relire encore, avec une âme toute ardente de foi et d'amour, le divin Évangile du bien-aimé disciple. Chaque parole doit être méditée, goûtée, savourée avec délices »⁵⁰. Il souhaite même que chacun d'entre nous ait un Nouveau Testament et que chaque matin nous en lisions, sinon un chapitre, du moins quelques versets⁵¹. Mettre la Parole de Dieu au centre de notre vie et nous en nourrir, c'est le chemin qu'il nous propose pour devenir de plus en plus semblable au Christ.

Vivre de plus en plus « *en mode Famille mennaisienne* », c'est savoir passer du temps aux pieds de Jésus pour le contempler, pour l'adorer, pour l'écouter et pour être avec Lui. C'est instaurer un dialogue d'amour avec Celui qui prie pour nous, qui prie en nous et qui est prié par nous. C'est entrer dans un cœur-à-cœur quotidien qui exprime notre soif de l'Eau vive. C'est nous nourrir fréquemment de la Parole qui rassasie, qui purifie le cœur, qui rajeunit, qui introduit progressivement dans une plus grande amitié avec le Christ Jésus.

6- À la gloire de Dieu le Père

« ... et que toute langue proclame : « *Jésus Christ est Seigneur* » à la gloire de Dieu le Père » (**Ph 2, 11**).

Dans l'hymne aux Philippiens (2, 5-11), Paul présente le Christ Jésus comme l'origine (Ph 2, 5) et le terme de tout (2, 11). En Lui, tout est récapitulé « *à la gloire de Dieu le Père* » (Ph 2, 11c). En Jésus, Dieu descend chez nous pour nous conduire à notre Père. Par conséquent, il est le Chemin : personne ne va vers le Père sans passer par Lui (Jn 14, 6). En tout, il cherche la gloire de Celui qui l'a envoyé (Jn 5, 44 ; 7, 18 ; 8, 54).

Dans la tradition de l'Église, les chrétiens ont appris à rendre gloire au Seigneur pour toutes les merveilles qu'il accomplit dans leur vie. Lui seul est à l'origine de tout bien et il

⁵⁰ Jean-Marie de la Mennais, CG I, 58.

⁵¹ Jean-Marie de la Mennais, S I, 603.

faut lui en rendre grâce. C'est ce qui est célébré à chaque eucharistie. C'est ce qui est confessé dans le chant du *Gloria* lors de la messe dominicale et des solennités. C'est ce qui ressort de nombreux témoignages de saints : ils se sont efforcés de consacrer toute leur vie à la gloire de Dieu. Le livre des *Confessions* de saint Augustin est une hymne de louange et d'action de grâce à Dieu parce que le Seigneur a fait des merveilles dans sa vie malgré ses propres fragilités et ses péchés. Saint Ignace de Loyola a proposé à la Congrégation qu'il a fondée la devise : « *Ad majorem Dei gloriam - Pour la plus grande gloire de Dieu* ». Pour lui, louer le Seigneur et servir ses frères constituent une seule et même activité. Tout est et doit être réalisé pour la plus grande gloire de Dieu.

Jean-Marie de la Mennais, par sa vie et ses œuvres, a voulu agir pour Dieu seul. Telle est la signification de notre devise : Dieu Seul doit être la motivation de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous faisons. Aussi nous invite-il à relire nos actions à partir de notre option fondamentale : « *N'en avons-nous pas perdu tout le mérite ? Ne les avons-nous pas souillées en nous en attribuant toute la gloire ? Est-ce pour Dieu, pour Dieu Seul que nous avons agi ?* »⁵². Dès que l'occasion se présente, il nous engage à rapporter tous nos succès au Seigneur, source de toute grâce, et il nous demande d'être tout à Dieu. Pour lui, seule une vie configurée à celle de Jésus rend vraiment gloire à Dieu : « *Le sacrifice de Jésus-Christ a été entier : renoncement aux biens, aux honneurs, aux commodités de la vie, depuis la crèche jusqu'au calvaire, renoncement à sa famille pour s'occuper des intérêts et de la gloire de son Père... Voilà ce que nous devons imiter* »⁵³.

Vivre de plus en plus « *en mode Famille mennaisienne* » signifie être tout à Dieu, tout faire pour sa gloire, à l'exemple du Christ Jésus.

⁵² Jean-Marie de la Mennais, S II, 615-616.

⁵³ Jean-Marie de la Mennais, S II, 642.

CHAPITRE II

RISQUER LA RENCONTRE

Risquer la rencontre, c'est la deuxième porte d'entrée que propose notre dernier Chapitre général à la Famille mennaisienne qui voudrait ouvrir de *nouveaux chemins de fraternité*. C'est également le chemin emprunté par Jésus pour nous apprendre à vivre en frères et sœurs. Les scribes et les pharisiens ne lui ont-ils pas souvent reproché ses fréquentations ? En effet, en le voyant assis à la table de Zachée, ils l'ont désavoué en disant qu'il est allé loger chez un pécheur (Lc 19, 7). Chez Simon, il accepte les gestes d'affection et d'attention d'une femme de mauvaise réputation (Lc 7, 36-50). À la Samaritaine qui manifeste son étonnement quand il lui adresse la parole et lui demande à boire, comme aux apôtres qui sont surpris de le voir dialoguer avec cette femme (Jn 4, 4-42), Jésus conseille d'élargir leur cercle pour donner à leur « *capacité d'aimer une dimension universelle capable de surmonter tous les préjugés, toutes les barrières historiques ou culturelles, tous les intérêts mesquins* »⁵⁴.

Risquer la rencontre, c'est apprendre à ouvrir quotidiennement de nouveaux chemins de fraternité par l'amour mutuel, par « *le témoignage de la charité du Christ envers tous, spécialement envers les plus petits et les plus nécessiteux* »⁵⁵. Tout

⁵⁴ Pape François, Fratelli Tutti, n° 83.

⁵⁵ CIVCSVA, Identité du religieux frère dans l'Église, n° 11.

un programme de vie, dont la réalisation dépend de notre capacité à nous mettre à l'école de Celui par qui nous ne sommes plus des étrangers ni des gens de passage mais des membres de l'unique famille de Dieu (Ep 2, 19).

Le récit de la rencontre de Jésus avec les enfants (**Mc 10, 13-16**), un autre texte fondamental pour Jean-Marie de la Mennais, nous servira de fil conducteur pour notre réflexion. Dans ce passage, Jésus apprend à ses Apôtres à risquer la rencontre.

1- Faire confiance

« Des gens présentaient à Jésus des enfants pour qu'il pose la main sur eux ; mais les disciples les écartèrent vivement » (Mc 10, 13).

L'évangéliste Marc peint une scène où deux camps s'opposent : des gens, probablement des parents, présentent des enfants à Jésus pour une bénédiction tandis que les disciples, à la manière des gardes du corps, les repoussent avec une certaine agressivité. Que recherchent ces pères et mères de famille ? Ils veulent simplement que Jésus bénisse leurs enfants. Pourquoi les disciples y sont-ils hostiles ? À l'époque de Jésus, les enfants sont exclus de la compagnie des adultes : souvent considérés comme envahissants et trouble-fêtes, ils peuvent bousculer les habitudes bonnes ou mauvaises des uns ou des autres.

En présentant leurs enfants à Jésus, les parents risquent la rencontre et font preuve de confiance. C'est tout le contraire de l'attitude méfiante et agressive des disciples qui excluent, écartent, repoussent et éloignent. En effet, grâce à la confiance, l'autre peut être perçu comme un présent, un cadeau, une opportunité qui ouvre à l'émerveillement, à la joie et à la collaboration. Mais s'il est évalué à l'aune de la méfiance, il devient vite une menace à neutraliser ou à éliminer, un obstacle à contourner ou un fardeau à éviter.

Dans le contexte biblique, quand le contrat de confiance est rompu, la relation est abîmée et la possibilité de risquer la

rencontre semble difficile, voire impossible. Ainsi, après avoir désobéi à Dieu, Adam et Ève commencent à se cacher à la voix de leur Créateur et à s'accuser mutuellement. Caïn se défend d'être le gardien de son frère Abel (Gn 4, 4-14). Dans le désert, le peuple d'Israël se révolte contre Moïse et veut un autre chef pour retourner en Égypte (Nb 14, 1-4). Jonas se met en route pour fuir à Tarsis, loin de Yahvé (Jon 1, 3). Après la multiplication des pains et à l'annonce qu'il est le Pain vivant descendu du ciel, beaucoup de disciples de Jésus se séparent de Lui (Jn 6, 66).

À l'inverse, quand la confiance existe, il est possible de porter les fardeaux les uns des autres (Ga 6, 2), de se prêter une attention mutuelle et de se donner la main pour vivre dans l'amour (He 10, 24). Quand la tempête s'abat sur notre barque et que nous avons peur de sombrer, le Seigneur nous rejoint toujours dans notre nuit pour nous inviter à la confiance (Mt 14, 27). Quand nous reconnaissons ce qui nous isole et nous empêche de risquer la rencontre, comme il l'a fait pour l'aveugle Bartimée (Mc 10, 46), Jésus vient à notre secours.

Dans la vie quotidienne, faire confiance reste un pari pour celui qui veut risquer la rencontre de l'autre. En fait, c'est se mettre en situation de vulnérabilité par rapport à autrui. C'est s'engager sur le chemin de la responsabilité quotidienne : la confiance est une réalité dynamique. Elle n'est pas acquise a priori, ni une fois pour toutes : elle se construit jour après jour. Elle nous relie les uns aux autres et facilite la communication, la coopération et l'interdépendance. « *Elle permet de tisser des liens sur le long terme et de bâtir un réseau connecté de relations autour duquel l'écosystème fonctionne sagement et efficacement* »⁵⁶.

La confiance à laquelle Jean-Marie de la Mennais nous convie est celle qui imite l'attitude de Jésus qui accueille l'autre, tout particulièrement le plus fragile, le plus faible, sans a priori

⁵⁶ Éric Simon, La confiance dans tous ses états, Lavoisier « *Revue française de gestion* », 2007, n° 175, p. 90.

défavorable. Pour lui, c'est la meilleure pédagogie pour établir des rapports de réciprocité qui instaurent l'amitié permettant à l'autre d'offrir le meilleur de lui-même. En favorisant l'ouverture, elle aide chacun ou chacune à se présenter sous son vrai jour, avec ses forces et ses blessures. À l'image d'un enfant simple et docile⁵⁷ qui repose dans les bras de sa mère, la confiance fait vivre en paix avec soi et avec l'autre. Mais quand elle s'affaiblit, c'est le rejet, la distance, le murmure, la méfiance et l'accusation mutuelle, à l'exemple d'Adam et d'Ève⁵⁸.

À l'appel de Jésus et à l'invitation de Jean-Marie de la Mennais, Frères et Laïcs de la Famille mennaisienne sont conviés à emprunter l'itinéraire de la confiance mutuelle s'ils veulent se donner la main pour risquer la rencontre et ouvrir de nouveaux chemins de fraternité. C'est la voie pour un apprivoisement réciproque. De part et d'autre, des peurs et des méfiances existent. Des préjugés bloquent parfois notre désir de vivre de plus en plus « *en mode Famille mennaisienne* ». N'entendons-nous pas souvent affirmer que l'invitation à s'ouvrir aux Laïcs est une réponse au manque de vocations de Frères et qu'elle ne concerne pas toute la Congrégation ? Jean-Marie de la Mennais a-t-il réellement fondé la Famille mennaisienne ? Comment garder notre spécificité de Laïcs et partager le charisme, la mission et la spiritualité de la Congrégation ?

Pour que la confiance mutuelle s'établisse, il nous faut de la patience, cette justice rendue au temps. À la manière d'un arbuste, la confiance grandit et se développe quand nous l'arrosions quotidiennement et patiemment avec l'eau de l'attention et quand nous lui offrons le soleil de la proximité, l'air de la connaissance mutuelle, l'engrais de l'écoute et le tuteur de la délicatesse. La confiance n'appelle-t-elle pas la confiance ?

⁵⁷ Jean-Marie de la Mennais, Lettre à Bruté de Rémur, le 2 février 1808.

⁵⁸ Jean-Marie de la Mennais, S II, 551.

2- Laisser venir

« Voyant cela, Jésus se fâcha et leur dit : « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent » (Mc 10, 14).

Marc souligne l'attitude positive de Jésus qui contredit celle des disciples. Lui veut accueillir ; eux cherchent à l'en empêcher. Jésus s'y oppose en se mettant en colère. Mais comment comprendre la résistance des disciples à l'ouverture et à la disponibilité de leur Maître ? Ils ont probablement peur d'être dérangés, envahis. Jésus les invite à un dépassement qui consiste à laisser venir l'autre.

Dans la tradition biblique, Jésus fustige tout ce qui n'est pas conforme à la volonté du Père. Du temple, il chasse les vendeurs qui en avaient fait une maison de commerce (Jn 2, 13-21). Il s'émeut vivement de l'endurcissement du cœur des pharisiens qui veulent l'empêcher de guérir l'homme à la main atrophiée, le jour du sabbat (Mc 3, 2-5). Il s'insurge contre l'hypocrisie des scribes (Mt 23, 13-15). Il rappelle aux disciples la volonté de Dieu : laisser venir à Lui les enfants *« car le Royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent »* (Mc 10, 13).

« Laisser venir » : l'expression est significative et elle implique une double ouverture : la démarche de celui qui prend l'initiative en se mettant en route, et l'attitude de l'autre qui ouvre ses bras pour accueillir. Dans la tradition bénédictine, cela se traduit par l'hospitalité : les pauvres et les pèlerins sont reçus au monastère *«avec le plus grand soin et la plus grande sollicitude »*⁵⁹. Chez de nombreux Pères de l'Église, dont saint Jean Chrysostome et saint Augustin, l'ouverture du cœur au prochain confirme l'amour véritable de Dieu. *« Personne, précise le Pape François, ne vit mieux en fuyant les autres, en se cachant, en refusant de compatir et de donner, en s'enfermant dans le confort. Ce n'est rien d'autre qu'un lent suicide »*⁶⁰.

⁵⁹ Saint Benoît, Regula, 53, 15 : « Pauperum et peregrinorum maxime susceptioni cura sollicite exhibetur ».

⁶⁰ Pape François, Evangelii Gaudium, n° 272.

Dans la vie quotidienne, la personne qui s'ouvre à autrui grandit, mûrit et s'épanouit. Plus elle élargit son cercle relationnel, plus elle apprend à donner la main à l'autre en se décentrant d'elle-même. Cela la rend apte à accueillir celui qui est différent et à recevoir son apport à la construction du vivre-ensemble. Sans cette ouverture d'esprit et de cœur, l'autre est condamné à vivre dans un isolement qui appauvrit et qui ternit la beauté de la fraternité. Aussi comprend-on mieux le Père Franco Imoda quand il affirme : « *La personne humaine non seulement s'enrichit, mais se réalise quand elle sort de la réalité donnée pour acquise et s'ouvre au monde de l'altérité toujours plus transcendante* »⁶¹.

Pour Jean-Marie de la Mennais, l'ouverture est avant tout une réalité intérieure qui bannit la jalousie, qui promeut la communion fraternelle et qui fait chérir le succès de l'autre. C'est à cela que notre Fondateur nous exhorte : « *Ayons un cœur vraiment catholique ; que tous ceux qui, comme nous, travaillent à agrandir le patrimoine et le royaume de Jésus-Christ nous soient toujours très chers ; intéressons-nous à leurs œuvres et à leurs travaux autant qu'aux nôtres* »⁶². C'est ce cœur catholique qui a permis à Jean-Marie de la Mennais de parvenir à la signature du Traité d'union du 6 juin 1819 avec le Père Gabriel Deshayes, l'acte fondateur de notre Congrégation. Par ailleurs, Jean-Marie de la Mennais n'a jamais voulu ouvrir une école à Saint-Briec. C'était sa stratégie pour soutenir et mettre en valeur l'excellent travail que faisaient les Frères des Écoles Chrétiennes dans cette ville. Ainsi, Dieu bénit et féconde nos initiatives quand elles permettent une nouvelle ouverture aux autres et quand elles promeuvent une meilleure collaboration avec tous ceux qui travaillent dans l'unique vigne du Seigneur.

⁶¹ Franco Imoda, *Sviluppo umano, mistero e psicologia*, p. 84.

⁶² Jean-Marie de la Mennais, *S II*, 645.

« *Effata !* » « *Ouvre-toi* » (Mc 7, 34) ! Il y a plus de deux mille ans que ce cri a été lancé au sourd-muet dont l'évangéliste Marc nous rapporte la guérison. Aujourd'hui, c'est à nous, Laïcs et Frères de la Famille mennaisienne, que Jésus adresse cette forte invitation. Sommes-nous prêts à laisser Celui qui veut nous recréer ouvrir nos oreilles et délier notre langue ?

Comme pour les Apôtres à la Pentecôte, purifiés par les langues de feu, le vent de l'Esprit vainc nos timidités, nos peurs et nous pousse à ouvrir nos portes afin d'inventer ensemble de nouveaux chemins de fraternité. La vie est dans la rencontre et non dans le repli sur soi. La vitalité appartient à ceux et celles qui osent s'ouvrir. La fécondité donne rendez-vous à celles et ceux qui partent à la recherche de la terre promise de l'autre. Exode vital pour la Famille mennaisienne dont la présence « *s'est révélée source d'engagements nouveaux, d'avancées audacieuses et de fécondité nouvelle* » (CG 2018, n° 16).

3- Accueillir à la manière d'un enfant

« Amen, je vous le dis : celui qui n'accueille pas le Royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas » (Mc 10, 15).

Par la voix de Jésus, l'évangéliste Marc nous indique une nouvelle façon d'être en relation : savoir accueillir à la manière d'un enfant. Qu'est-ce à dire ? Pourquoi une telle proposition qui bouscule les schémas habituels ? Du temps de Jésus, les femmes et les enfants étaient considérés comme des personnes de deuxième catégorie. Ainsi, lors de la multiplication des pains, Matthieu note que Jésus a nourri environ cinq mille hommes, « *sans compter les femmes et les enfants* » (Mt 14, 21).

Pour Jésus, accueillir à la manière d'un enfant, c'est apprendre à vivre dans la simplicité (Mc 9, 35). En ce sens, l'enfant n'exige rien mais reçoit tout comme un don du Père. Il ne compte pas sur lui-même. Il est dépourvu de prétention et de suffisance. Cela signifie également consentir à renaître et à se laisser convertir par Dieu à de nouvelles manières d'être en

relation, comme proposé à Nicodème (Jn 3, 1-21). Cela implique aussi d'accepter de se faire petit, de vivre dans l'humilité et de reconnaître ses fragilités (Mt 18, 1-5). Autrement dit, seul celui qui emprunte le chemin de la simplicité, de la conversion quotidienne et de l'humilité apprend vraiment à accueillir à la manière d'un enfant.

Fidèle à l'enseignement du Maître, l'Église a toujours encouragé les chrétiens à vivre les valeurs de l'accueil. En ce sens, Aphraate le Sage a reconnu, entre autres, deux grandes qualités de la personne humble : la simplicité et la promptitude à la conversion. Saint Augustin, dans sa longue quête de Dieu, a compris que l'on atteint vraiment le prochain par la simplicité et l'humilité. Saint Benoît affirme que celle-ci permet à l'homme, tout particulièrement au moine, d'être plus conforme au Christ qui accueille chacun, avec une attention particulière pour les plus petits et les plus fragiles. Le Pape François ne cesse d'encourager l'Église à être une communauté de « *frères qui s'accueillent réciproquement, en prenant soin les uns des autres* ». ⁶³. Apprendre à accueillir l'autre dans la simplicité et l'humilité - donc à la manière d'un enfant - lui permet d'être lui-même tout en lui offrant la possibilité d'un nouveau départ.

Dans la psychodynamique des relations, accueillir à la manière d'un enfant peut aider la personne à donner le meilleur d'elle-même. Tout d'abord, cela présuppose un état de « *virginité* » qui permet d'accueillir l'autre tel qu'il est et non tel que l'on aimerait qu'il soit. Une telle attitude prédispose à apprendre de l'autre. C'est le comportement même de l'enfant qui se laisse éduquer, former, accompagner. Ensuite, cela nécessite la créativité qui inclut le difficile apprentissage de se dépouiller et de s'ouvrir à l'autre afin de pouvoir rêver et imaginer ensemble. Enfin, cela exige l'égalité. Personne n'est

⁶³ Pape François, Message pour la 47^{ème} Journée Mondiale de la Paix du 1^{er} janvier 2014 : L'Osservatore Romano, édition en langue française, le 12 décembre 2013, p. 8.

supérieur à l'autre. Chacun apporte sa pierre à la construction de la maison commune. N'est-ce pas la meilleure définition de l'amour ? Car « *aimer, c'est vouloir être par l'autre et pour l'autre. Par l'autre : c'est l'accueil. Pour l'autre : c'est le don* »⁶⁴.

Pour aider les Frères à accueillir à la manière d'un enfant, Jean-Marie de la Mennais les exhorte à « *se laisser conduire avec une simplicité d'enfant* »⁶⁵. Simplicité dans les relations et dans les actions. Quant à Gabriel Deshayes, il présente cette vertu comme la clé qui donne accès à tout le monde. « *C'est par la simplicité de votre vie, dit-il à ses Frères, que vous acquerez l'estime et l'affection de tous* »⁶⁶. Par ailleurs, Jean-Marie conçoit aussi l'humilité comme chemin qui conduit à l'accueil de l'autre à la manière d'un enfant. En ce sens, il a toujours encouragé les Frères à en faire la colonne vertébrale de leur vie. Dans ses lettres, il n'a cessé de leur rappeler que ce sont les petits enfants que le Seigneur a bénis et à qui il a promis son royaume. C'est grâce à l'humilité que Marie, la sœur de Marthe, a obtenu la meilleure part⁶⁷ en choisissant d'accueillir Jésus chez elle et de rester à son écoute.

En plus d'exhorter les Frères à vivre l'accueil, Jean-Marie de la Mennais leur en donne l'exemple. Lors de la Révolution française, jeune adolescent, il porte secours à plusieurs prêtres en difficulté, dont l'abbé Louis Vielle, en les conduisant à la maison familiale. En 1841, il ouvre les portes du noviciat de Ploërmel à quelques jeunes Gascons envoyés par l'Archevêque d'Auch, Mgr de la Croix d'Azolette. Un peu plus tard, il y accueille des jeunes de Normandie. En 1849, une douzaine de jeunes Anglais recommandés par le Cardinal Wiseman arrivent à la Maison Mère pour commencer leur noviciat.

⁶⁴ François Varillon, Joie de croire, joie de vivre, p. 63.

⁶⁵ Jean-Marie de la Mennais, S II, 650.

⁶⁶ Gabriel Deshayes, Calendrier religieux, 30 juin 2020.

⁶⁷ Jean-Marie de la Mennais, Lettre au Frère Julien Kerdavid, le 21 mai 1844.

Avec humilité et simplicité, les Frères et les Laïcs de la Famille mennaisienne sont invités à apprendre à s'accueillir mutuellement. Cela signifie savoir donner du temps à l'autre, l'écouter avec empathie et sympathie et lui être présent dans ses moments de joie comme de tristesse. C'est être capable de se mettre dans la peau de l'autre pour expérimenter de l'intérieur ce qu'il vit, de marcher avec lui mais à son rythme. C'est apprendre à lui donner la main pour l'aider à avancer. C'est savoir se proposer au bon moment et s'éclipser quand il le faut.

En psychologie, l'enfant qui s'ouvre à l'accueil de l'autre passe par trois stades. Dans le premier, il découvre la sollicitude qui se réfère à la capacité de s'inquiéter du bien-être d'autrui. En fait, il tente d'assumer ses responsabilités à l'égard du prochain qui a besoin de son aide. Ainsi, il n'hésite pas à partager sa nourriture avec le chien, le chat, sa mère, son père, son frère ou sa sœur. Dans le deuxième stade, l'enfant fait l'expérience de la gratitude qui l'introduit dans un échange de réciprocité. Il donne et en même temps il apprend à recevoir avec joie, humilité et simplicité. Dans le dernier, il s'ouvre à l'émerveillement qui lui permet d'accepter la beauté de tout ce qui l'entoure.

Savoir accueillir à la manière d'un enfant, c'est recevoir l'autre avec un sourire qui lui fait goûter la joie de la simplicité. C'est le regarder avec une bienveillance qui lui transmet la beauté de l'humilité. C'est poser des gestes simples qui apaisent et qui communiquent le respect. C'est apprendre à donner avec générosité et à recevoir avec gratitude. Voilà tout un programme de vie pour les Frères et les Laïcs de la Famille mennaisienne s'ils veulent risquer la rencontre.

4- Embrasser

*« Jésus **embrassait** les enfants et les bénissait en leur imposant les mains » (Mc 10, 16a).*

En affirmant que Jésus embrassait les enfants, saint Marc entend mettre en lumière la tendresse de Dieu à l'égard de l'humanité. En effet, embrasser quelqu'un, c'est lui exprimer son

amour, son affection et sa proximité. Ce geste chaleureux renforce les liens, valorise l'autre et réconcilie. En ce sens, au retour de l'enfant prodigue, l'évangéliste Luc précise que le Père court se jeter à son cou et le couvre de baisers (Lc 15, 20). Comme l'a si bien noté Francine Vincent, l'expérience de la tendresse de Dieu rend « *capable de pardonner, de donner par-dessus tout, d'ouvrir ses bras pour accueillir la fragilité de l'autre, mais aussi de se donner corps et âme, de donner sa vie pour que l'amour de Dieu puisse se répandre* »⁶⁸. En embrassant les enfants, Jésus leur manifeste son amour et fait d'eux ses frères.

Dans le Nouveau Testament, Jésus manifeste sa tendresse par des gestes concrets. En effet, ses mains touchent pour redonner vie (Lc 7, 14), pour guérir (Mc 7, 34), pour bénir et aimer (Mc 13, 16). Par son regard, il exprime également son amour (Mc 10, 21) et il pardonne (Lc 22, 61). En un mot, sa tendresse dit la proximité et l'affection que le Seigneur nourrit pour toute l'humanité.

À l'exemple du Maître, l'Église a toujours accordé une grande importance à l'amour de Dieu et du prochain. Pour elle, cette double réalité est intimement liée. C'est la conviction de l'apôtre Jean : celui qui affirme aimer Dieu qu'il ne voit pas, alors qu'il n'aime pas son frère qu'il voit, est un menteur (1 Jn 4, 20). Saint Clément d'Alexandrie et Origène soulignent l'action transformatrice de l'amour chrétien. C'est une lumière qui ouvre les yeux du cœur, une force vitale qui favorise l'unité. Pour saint Grégoire de Nazianze, il est source de communion et de solidarité qui permet à chacun de prendre soin de l'autre. « *L'amour, nous rappelle Benoît XVI, grandit par l'amour. L'amour est divin parce qu'il vient de Dieu et qu'il nous unit à Dieu et, à travers ce processus d'unification, il nous transforme en un Nous, qui surpasse nos divisions et qui nous fait devenir un, jusqu'à ce que, à la fin, Dieu soit tout en tous* »⁶⁹.

⁶⁸ Francine Vincent, La théologie de la tendresse, Appoint, Septembre 2020, p. 13.

⁶⁹ Benoît XVI, Deus caritas est, n° 18.

Dans la vie quotidienne, et surtout en ces temps de distanciation sociale et de crise sanitaire dues à la COVID-19, tout le monde prend conscience de l'importance des gestes d'affection pour l'équilibre des personnes. À ce propos, Thomas de Eccleston rapporte une expérience significative bien qu'imprudente de Frédéric II. Cet empereur d'Allemagne voulait savoir quelle langue aurait parlé l'être humain sans l'influence de l'éducation. Il pensait que ce serait le grec ou l'hébreu. Pour s'en convaincre, il prend deux nouveau-nés. Il les sépare de leur mère et les confie à une nourrice dont la mission est de pourvoir à leurs besoins physiologiques fondamentaux : nourriture, eau, sommeil, repos. Mais elle ne doit jamais leur adresser la parole tout en évitant les gestes d'affection. Frédéric II n'a pas pu répondre à sa question. Au bout de quelques mois, les deux enfants sont morts. Autrement dit, pour grandir et vivre, la personne doit satisfaire non seulement ses besoins biologiques fondamentaux mais aussi ses désirs d'affection, d'amour et de relation. Ainsi, « *l'amour nourrit l'amour et chaque pas donne une nouvelle capacité d'aimer* »⁷⁰. C'est l'âme qui donne force, énergie, dynamisme et vie à la relation humaine et qui lui fournit la tendresse nécessaire au bien-être du vivre-ensemble.

Pour éduquer ses Frères à l'amour fraternel, Jean-Marie de la Mennais leur dispense des conseils pratiques. Vivre la charité et l'indulgence, c'est apprendre à excuser l'autre plutôt que de l'accuser. C'est s'entraider à porter mutuellement notre fardeau en acceptant que le mien est sans doute plus pesant que celui d'autrui. C'est savoir appliquer « *l'huile de la charité* »⁷¹ pour soigner et guérir ce qui a été blessé par « *les petits frottements de caractère* ».

Nourrir l'amour fraternel, c'est apprendre à être heureux de la joie de l'autre, à compatir et à se prêter un mutuel appui

⁷⁰ Témoignage de Bernard et de Marie LEBRETON, in « Croire Aujourd'hui », numéro spécial 2008 : l'aventure du couple, p. 11.

⁷¹ Jean-Marie de la Mennais, S II, 603.

pour aller à Dieu et accomplir son œuvre. C'est éviter « *tout sujet de querelle* », « *toute parole dure ou aigre ou de reproche, toute marque de mépris ou d'impatience* » (Règle de 1823). C'est s'entraîner à être proche de chacun de ses frères. C'est s'efforcer d'acquérir « *cette douceur pleine de joie, de paix, d'amour et d'espérance* »⁷² à l'égard de tous, tout particulièrement de ceux dont il serait légitime de se plaindre.

Durant sa vie, Jean-Marie de la Mennais ne s'est pas contenté d'encourager ses Frères à vivre l'amour fraternel : il en a également donné l'exemple. À travers les lettres qu'il a rédigées, il témoigne particulièrement de son affection aux Frères et aux Filles de la Providence, à sa famille, à ses amies et amis. En ce sens, ses correspondances se concluent toujours par un message affectueux comme : « *Je vous embrasse, mon cher Frère ou mon cher ami, bien tendrement* ». Le 26 avril 1808, il écrit à son « *tendre ami* » Bruté de Rémur pour l'inviter à Saint-Malo où il serait enchanté de lui offrir l'hospitalité : sa joie serait au comble ! Après avoir appris le décès du père de Mlle Hélène de Lucinière, celle que notre Fondateur appelle affectueusement « *mon excellente amie* », il s'efforce de la consoler en lui rappelant qu'il partage sa souffrance et sa tristesse. À Jean-Joseph Querret que le Frère Arsène Pelmoine présente, dans le numéro 54 des « *Recherches Historiques* », comme le « *premier laïc mennaisien* », Jean-Marie de la Mennais a toujours témoigné d'une indéfectible amitié faite de tendresse, de confiance, de proximité et de respect. Aussi n'a-t-il pas hésité à l'associer à la formation intellectuelle des Frères.

Fidèles à l'héritage de l'enseignement de l'Église et de nos Fondateurs, les Frères et les Laïcs de la Famille mennaisienne sont invités à vivre l'amour fraternel dans les petits détails de la vie quotidienne. Pour y parvenir, sainte Thérèse de Calcutta nous fournit une méthodologie fort intéressante :

⁷² Jean-Marie de la Mennais, *Mémorial*, p. 123.

« Ne vous imaginez pas que l'amour, pour être vrai, doit être extraordinaire. Ce dont on a besoin, c'est de continuer à aimer. Comment une lampe brille-t-elle, si ce n'est par l'apport continu de petites gouttes d'huile ? S'il n'y a plus de gouttes d'huile, il n'y aura plus de lumière... Que sont ces gouttes d'huile dans nos lampes ? Elles sont les petites choses de la vie de tous les jours : la joie, la générosité, les petites paroles de bonté, l'humilité et la patience, simplement aussi une pensée pour les autres, notre manière de faire silence, d'écouter, de regarder, de pardonner, de parler et d'agir. Voilà les véritables gouttes d'amour qui font brûler toute une vie d'une vive flamme »⁷³.

5- Bénir

*« Jésus embrassait les enfants et **les bénissait** en leur imposant les mains » (Mc 10, 16b).*

Après avoir relevé le geste de Jésus qui embrasse, Marc en souligne un autre tout aussi significatif : celui de la bénédiction. En effet, Jésus bénit les enfants. Le verbe « *bénir* » provient du terme latin « *benedicere* » qui signifie littéralement « *dire du bien* ». En hébreu, bénir, c'est donner la vie. En bénissant les enfants, Jésus leur souhaite que Dieu les aide à se développer et à s'épanouir pleinement.

Dans le Nouveau Testament, la bénédiction de Dieu est synonyme de surabondance. Le Seigneur nous donne plus qu'il n'en faut. Ce qui était impossible devient possible. Ainsi, la foule mange à satiété les pains bénis par Jésus et il en reste (Mt 14, 19-20, Mc 6, 41-42, Lc 9, 16-17). La surabondance de Dieu a désormais un visage : Jésus. En lui, le Père « *nous a bénis et comblés des bénédictions de l'Esprit* » (Ep 1, 3).

⁷³ Sainte Thérèse de Calcutta, in « Croire aujourd'hui », Numéro spécial 2008 : L'aventure du couple.

Être béni devient alors un engagement à bénir. C'est le signe permettant de reconnaître le chrétien qui imite la générosité du Père, « *car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, il fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes* » (Mt 5, 45). En agissant ainsi, il apprend à ne pas rendre le mal pour le mal, ni l'insulte pour l'insulte. Au contraire, il s'applique à bénir, car c'est cela sa vocation (1 P 3, 9).

Afin de lutter contre la médisance qui consiste à dénigrer l'autre, l'Église a toujours encouragé les chrétiens à vivre la bienveillance (Ga 5, 22) qui est une belle pédagogie pour apprendre à dire du bien du frère. Pour Aphraate le Sage, seule la personne humble est bienveillante. Le Pape François ne cesse de mettre en garde les chrétiens contre la tentation de médire. Ses mots sont forts pour dénoncer les commérages. Il les compare à un fléau pire que la COVID-19 ! Pour s'en guérir, il suggère deux remèdes : la prière qui nous apprend à bénir au lieu de maudire, et la conversion du cœur qui éduque à la bienveillance.

Dans le développement d'un être humain, bon nombre de psychologues sont unanimes à reconnaître que la présence valorisante de l'autre joue un rôle déterminant. En effet, savoir dire du bien de l'autre, c'est oser le féliciter pour ses qualités, ses succès et ses talents. C'est désirer le meilleur pour lui. C'est lui offrir la présence dont il a besoin pour grandir et s'épanouir. C'est lui donner la main pour qu'il réalise son rêve. C'est l'aider à avoir confiance en lui-même et à se construire à partir de ses potentialités.

Dans sa pédagogie éducative, Jean-Marie de la Mennais prône la présence bienveillante. L'éducateur est le grand frère proche qui met en confiance et qui valorise. C'est l'ange qui aide à développer le meilleur de soi-même. C'est le bon pasteur qui appelle chacun par son nom et qui accompagne chaque étape de la croissance (Jn 10, 1-5). C'est le père et la mère qui parviennent

à se mettre dans la peau de leur enfant afin de pouvoir partager ses joies, ses peines, ses difficultés et ses blocages. Aussi comprend-on mieux l'insistance de Jean-Marie de la Mennais sur l'importance pour les Frères d'être bons, bienveillants et indulgents à l'égard de tous. C'est sa méthodologie pour les aider à apprendre à dire du bien les uns des autres.

Pour être bénis et bénir, les Frères et les Laïcs de la Famille mennaisienne sont invités à :

- développer les yeux de l'aigle, que l'on dit très perçants, afin de pouvoir regarder et recueillir le meilleur de l'autre ;
- acquérir le cœur de la girafe, cet animal doté du plus grand cœur, afin de parvenir à aimer la beauté qui se cache au fond de chaque personne ;
- emprunter les mains de l'artiste, habiles et délicates, afin d'aider l'autre à mettre en valeur le meilleur de lui-même.

6- Imposer les mains

« *Jésus embrassait les enfants et les bénissait **en leur imposant les mains*** » (Mc 10, 16c).

À la manière d'un peintre, l'évangéliste Marc présente Jésus imposant les mains aux enfants. Ce geste n'est pas seulement celui de l'envoi en mission, du don de l'Esprit et de la bénédiction. Mais, par l'attitude du corps qu'il implique, il signifie également la protection, la sécurisation. En fait, quand Jésus impose les mains, il rassure et crée le climat pour que l'autre puisse s'épanouir et donner sa pleine mesure.

Dans la théologie néotestamentaire, Jésus impose les mains pour purifier (Mc 1, 40-42) et pour guérir (Mc 6, 4-5, Lc 4, 40). Les Apôtres le font non seulement pour remettre debout (Ac 3, 7-8) mais également pour envoyer en mission (Ac 14, 26-28). Dans ce dernier cas, cette imposition des mains est un geste de solidarité, de communion et de responsabilité. Celui qui est

envoyé n'est pas seul : il est assisté de l'Esprit Saint et de l'Église qui l'envoient. En résumé, celui qui a reçu l'imposition des mains est revêtu de la force de Dieu qui lui assure la fermeté et la constance dans la poursuite du bien. Comme saint Paul, il s'abandonne à la grâce de Dieu, car la puissance du Seigneur donne toute sa mesure dans sa faiblesse (2 Co 12, 9).

Dans l'histoire de l'Église, ceux et celles qui ont été purifiés, guéris, sauvés par le Christ sont devenus des créatures nouvelles capables de donner leur vie pour que d'autres vivent. C'est ce dont témoignent les différents martyrs au cours des siècles : en versant leur sang comme le Christ, ils glorifient son nom et manifestent que la grâce du Seigneur vient toujours au secours de nos faiblesses. Comme le confesse saint Ambroise⁷⁴, le Christ est le médecin qui guérit nos blessures, la fontaine qui apaise nos fièvres, la lumière qui dissipe nos ténèbres. « *La force est, précise Saint Augustin, un amour qui supporte tout pour ceux qu'il aime* »⁷⁵.

Dans la vie quotidienne, nous faisons l'expérience de deux types de désir. Le premier, le désir émotionnel, est défini par Margareth Arnold comme une force qui nous attire vers ce qui est intuitivement évalué comme bon pour nous ici et maintenant ou qui nous pousse à fuir ce qui est intuitivement perçu comme mauvais pour nous ici et maintenant. Le deuxième, le désir rationnel, est motivé par la recherche et la réalisation du bien en soi. Mais il pourrait arriver que le bien pour moi soit en conflit avec le bien en soi. Une personne mature réussit à faire prévaloir les désirs rationnels tout en laissant un espace pour l'expression des émotions. Jésus n'a-t-il pas pleuré devant la tombe de son ami Lazare (Jn 11, 35) ou transpiré du sang au jardin de Gethsémani tout en accomplissant la volonté du Père (Lc 22, 44)? Une vie sans émotions ne serait pas une vie humaine. L'appareil-

⁷⁴ Saint Ambroise, De Virginitate 16, 99.

⁷⁵ Saint Augustin, De moribus Ecclesiae.

photo ne s'émerveille point devant un beau paysage tandis que les yeux d'une personne admirent ce superbe coucher de soleil ou contemplant cette mer déchaînée. Une saine gestion des émotions, dont le Christ nous a donné beaucoup d'exemples durant sa vie publique, constitue une vraie force pour celui qui veut rester ferme et constant dans la réalisation du bien en soi. C'est à juste titre que Bernard Lonergan affirme : « *Les émotions donnent à la conscience intentionnelle sa masse, son moment, son énergie, sa force. Sans elles, nos décisions seraient fragiles comme une feuille de papier* »⁷⁶. En un mot, accepter, reconnaître et apprendre à gérer ses émotions, c'est accueillir son humanité dans sa vérité.

Jean-Marie de la Mennais conçoit la force comme une faiblesse assumée qui s'exprime à travers la délicatesse. C'est en ce sens qu'il invite les Frères à ménager les fragilités des autres. Concrètement, cela consiste à éviter « *d'achever le roseau déjà froissé* », « *d'éteindre la mèche qui fume encore* » et de « *faire la moindre peine à ceux qui nous en font le plus* ». Cela signifie aussi acquérir cette maturité qui permet d'accueillir la grâce d'appartenir à une famille « *qui offre à notre faiblesse un appui et qui nous environne de barrières pour nous empêcher de retourner en arrière et de tomber* »⁷⁷. Cela engage enfin à marcher sur la voie de la perfection en assumant ses faiblesses, en étant, dans la vie ordinaire, plein d'indulgence pour ses frères, tout en « *s'estimant soi-même le dernier et le plus imparfait de tous* »⁷⁸.

Pour que chaque membre de la Famille mennaisienne puisse donner sa pleine mesure, il est indispensable de développer cet esprit de pauvreté qui porte chacun à ouvrir ses mains et son cœur pour accueillir l'autre avec ses richesses et ses fragilités. Ce faisant, chacun apprendra progressivement à donner le meilleur de lui-même en vivant selon la logique de

⁷⁶ Luigi Maria Rulla, *Depth psychology and vocation*, p. 92.

⁷⁷ Jean-Marie de la Mennais, S II, 636.

⁷⁸ Jean-Marie de la Mennais, S II, 639.

l'amour qui supporte tout pour ceux qu'il aime. Chacun s'efforcera de faire passer le bien en soi avant ses désirs émotionnels. Chacun s'engagera à adopter la délicatesse comme style de vie en évitant d'éteindre la mèche qui fume encore ou d'achever le roseau déjà froissé. Voilà tout un chemin de vie pour la Famille mennaisienne qui veut laisser la puissance du Seigneur donner toute sa mesure dans ses faiblesses ! C'est cela, imposer les mains aux autres à la manière de Jésus et selon les recommandations de Jean-Marie de la Mennais.

CHAPITRE III

OSER LES PÉRIPHÉRIES

Oser les périphéries, c'est le chemin audacieux proposé par le dernier Chapitre général à tous les Laïcs et Frères de la Famille mennaisienne pour vivre la dimension apostolique de leur vocation : être frères ou sœurs des enfants et des jeunes, tout particulièrement des plus pauvres. En effet, quand le Seigneur appelle quelqu'un, il lui confie toujours une mission : porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs leur libération et aux aveugles le recouvrement de la vue (Lc 4, 18). Le Pape François nous rappelle que nous sommes tous invités à répondre généreusement à cet appel à sortir de notre propre confort pour rejoindre les différentes périphéries qui ont besoin de la lumière de l'Évangile.

Oser les périphéries, c'est être fidèle à notre charisme de fondation. Comme les Frères des Écoles Chrétiennes devaient être au moins trois en communauté et que les communes rurales ne disposaient pas d'un budget capable de payer trois enseignants, Jean-Marie a opté pour la solution d'un seul Frère instituteur qui loge au presbytère. Ainsi, notre charisme nous conduit aux frontières, c'est-à-dire là où les autres ne vont pas, au service des enfants pauvres des campagnes bretonnes, les périphéries d'alors.

Oser sortir vers les périphéries, voilà la conversion missionnaire à laquelle nous sommes convoqués. En fait, il s'agit d'apprendre à nous faire proches des pauvres, à nous laisser évangéliser par eux, à découvrir le Christ en eux, à être à leur

écoute et à devenir leurs amis. Ce faisant, c'est vivre dans le concret l'option préférentielle pour les pauvres. C'est cette même conviction qui habite le cœur de Jean-Marie de la Mennais quand il écrit au Frère Lucien Deniau, le 15 mai 1849 : « *Quand même nous aurions perdu notre procès, nous n'aurions pas renvoyé les pauvres : ils sont sacrés pour nous* ».

Oser les périphéries, c'est apprendre à ouvrir son cœur, ses oreilles, ses yeux et ses mains aux différentes formes de pauvreté. Au chômeur manque le bien du travail, ce qui va à l'encontre de sa dignité et de ses droits. À la personne malade fait défaut la santé même si elle a un compte bancaire bien garni. Au migrant est soustraite la stabilité : il est à la recherche d'une identité, d'un pays, d'une maison. Au jeune ou à l'enfant de la rue se dérobent l'affection et la chaleur du toit familial, tandis que la personne seule souffre d'absence de relations. Au jeune en situation d'échec scolaire manque le bien de la réussite et de la valorisation. À l'enfant dont les parents sont divorcés sont enlevés les repères : il a besoin d'attention. Au jeune adulte qui n'a jamais entendu parler de Jésus-Christ fait défaut la richesse de l'Évangile.

Pour approfondir ce thème, nous nous mettons à l'école de Jésus qui n'est pas resté indifférent aux souffrances des gens de son époque. Le texte de Marc sur la multiplication des pains (**Mc 6, 34-44**) sur lequel Jean-Marie de la Mennais s'est appuyé pour préciser la mission de la Congrégation : donner à manger aux enfants et aux jeunes, nous servira de guide dans notre réflexion.

1- Par un autre chemin

« En débarquant, Jésus vit une grande foule. Il fut saisi de compassion envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger. Alors, il se mit à les enseigner longuement. Déjà l'heure était avancée ; s'étant approchés de lui, ses disciples disaient : « L'endroit est désert et déjà l'heure est tardive. Renvoie-les : qu'ils aillent dans les campagnes et les villages des environs s'acheter de quoi manger » (Mc 6, 34-36).

Dans ce passage, l'évangéliste Marc souligne la compassion de Jésus à l'égard d'une foule comparable à des brebis sans berger. Un tel spectacle bouleverse le programme du Maître : il voulait se retirer à l'écart avec ses disciples pour un repos bien mérité. Aussi se met-il à les enseigner longuement. Mais comme il commence à faire nuit, ses disciples l'interrompent discrètement et lui demandent de renvoyer ses auditeurs.

La situation est grave : « *L'endroit est désert et déjà l'heure est tardive* » (Mc 6, 35). Les gens sont fatigués et ont faim. Face à cette situation de détresse, les disciples proposent la solution la plus raisonnable et la plus commode : que chacun aille s'acheter à manger (Mc 6, 36). Mais, surprise ! Jésus indique un « *autre chemin* ». Cette alternative qui se présente comme le fruit de sa compassion agissante est la bonne réponse au bon moment car elle sauve de l'indifférence, de l'individualisme et du confort ; elle invite à se mettre au service de ces « *brebis sans berger* ». C'est la même invitation qui se dégage de la parabole du bon Samaritain (Lc 10, 29-37). Contrairement au prêtre et au lévite qui choisissent de passer outre, le bon Samaritain, saisi de compassion, opte quant à lui pour un autre chemin, celui de la proximité et de la bienveillance.

Dans l'Église primitive, à la suite de la plainte des chrétiens hellénistes du fait que leurs veuves étaient défavorisées par rapport à celles d'origine hébraïque, la réponse qui n'était peut-être pas la plus évidente a été l'institution des diacres dont la mission était le service de la charité (Ac 6, 1-7). Servir les pauvres, qu'est-ce, sinon prolonger la compassion agissante du Christ ? Dans le martyrologe de saint Laurent, il est rapporté que ce diacre, sommé de livrer les biens de l'Église de Rome, se présente devant le tribunal avec un groupe de pauvres et déclare : « *Voilà les vrais trésors de l'Église : ils ne diminuent jamais et augmentent toujours* ». C'est pourquoi sainte Thérèse de Calcutta aimait dire qu'il est toujours mieux d'apprendre à pêcher à quelqu'un que de lui donner un poisson chaque jour. C'est cet autre chemin que le Pape François décrit comme « *un*

amour qui a saveur de compassion et de dignité »⁷⁹. Un tel langage est compris par tous et permet de montrer à l'humanité blessée d'aujourd'hui le visage de l'amour miséricordieux du Père.

La compassion germe très tôt dans le cœur de Jean-Marie de la Mennais. Enfant, il n'hésite pas à aller au-devant des prêtres en difficulté pour les conduire à la maison. À Saint-Brieuc, vicaire capitulaire, il est touché jusqu'aux entrailles par la détresse des enfants de la Bretagne comme Jésus l'a été pour les pauvres et les petits de son temps. Ainsi, son expérience de compassion est à l'origine de notre Congrégation. C'est la relecture qu'en fait le Frère Maurice Chotard :

*« Lorsque l'abbé Jean-Marie de la Mennais voyait les enfants oisifs courir les rues, sans surveillance, exposés à tous les dangers... il en avait pitié. Mais comment remédier à ce mal ? Un seul moyen : ouvrir des écoles. Comment, d'autre part, trouver des maîtres, déjà si rares ? En former : c'est ce qu'il décida de faire en 1817 »*⁸⁰.

Par la suite, notre Fondateur s'est efforcé de transmettre cette compassion à ses fils et à ses filles en leur rappelant qu'ils doivent être prêts à tout sacrifier pour venir en aide aux enfants et aux jeunes. *« À la vue de cette multitude d'enfants qui nous appellent à leur secours, exhorte Jean-Marie de la Mennais, aucun intérêt humain ne nous retiendra ; nous nous élancerons vers eux, nous les prendrons entre nos bras, et nous leur dirons : Chers enfants que Jésus, notre Sauveur, a tant aimés, qu'il a daigné embrasser et bénir, venez à nous, restez avec nous ; nous serons les anges gardiens de votre innocence »*⁸¹.

Fondée d'abord pour les campagnes bretonnes, la Congrégation élargit son champ missionnaire dix-neuf ans plus tard, en envoyant cinq Frères fonder une mission en Guadeloupe.

⁷⁹ Pape François, Fratelli Tutti, n° 62.

⁸⁰ Frère Maurice Chotard, Le Corsaire de Dieu, n° 54.

⁸¹ Jean-Marie de la Mennais, S II, 538.

Cette aventure est une réponse concrète à l'appel touchant de l'amiral Rosamel en faveur des esclaves des Antilles. Ainsi, la compassion est non seulement le berceau où la Congrégation a pris naissance mais elle est également la force qui la pousse à aller au-delà des frontières à la rencontre des périphéries géographiques et existentielles.

Aujourd'hui, seule la compassion peut sauver la Famille mennaisienne de l'indifférence et lui faire oser les périphéries. C'est la grammaire à utiliser si nous voulons faire connaître et aimer Jésus-Christ aux enfants et aux jeunes. C'est la clé qui aide à élargir notre cercle afin d'atteindre ceux qui n'appartiennent pas spontanément à nos centres d'intérêts, même s'ils sont proches de nous. C'est le souffle qui fournit audace et créativité quand il faut mettre en œuvre des projets de volontariat et de solidarité en faveur des plus pauvres.

2- Au gré de la Providence

« Jésus leur répondit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger ». Ils répliquent : 'Irons-nous dépenser le salaire de deux cents journées pour acheter des pains et leur donner à manger ?' » (Mc 6, 37).

À la suggestion des Apôtres de renvoyer la foule, Jésus oppose une réponse déconcertante. Il leur demande de nourrir cinq mille hommes - sans compter les femmes et les enfants. Mais comment le Maître peut-il leur proposer de donner ce qu'ils n'ont pas ? Après cette longue journée, eux aussi ont probablement faim et ils n'ont rien. L'économe du groupe a certainement quelque chose dans la bourse commune mais les disciples soulignent l'impossibilité d'une telle dépense : *« Irons-nous dépenser le salaire de deux cents journées pour acheter des pains et leur donner à manger ? » (Mc 6, 37).*

D'un point de vue humain, donner ce que l'on ne possède pas est impossible. Mais dans la logique de Dieu, tout est possible pour celui qui vit au gré de la Providence (Lc 1, 37). C'est le

Seigneur qui nous invite à lui faire confiance : il nourrit les oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne moissonnent et il habille le lys des champs mieux que Salomon dans toute sa gloire. Ne connaît-il pas mieux que nous nos besoins ? Ne valons-nous pas plus que l'herbe des champs ? (Mt 6, 26-34). Oser les périphéries, c'est risquer l'abandon à la Providence et croire que Dieu nous donne toujours ce qu'il nous demande (Lc 9, 1-6). En fait, c'est accepter de vivre cette pauvreté existentielle qui consiste à tout recevoir de lui, à son heure. C'est la condition pour qu'il accomplisse des merveilles pour nous et par nous (Lc 1, 46-56). C'est l'unique boussole pour oser avancer avec Lui, surtout quand il fait nuit et quand il nous met la ceinture pour nous emmener là où nous ne voudrions pas aller (Jn 21, 18).

Dès le début, l'Église a toujours incité les chrétiens à faire confiance à Dieu et à s'abandonner à sa Providence. Pourquoi une telle exhortation ? « *Le témoignage de l'Écriture est unanime: la sollicitude de la divine Providence est concrète et immédiate, elle prend soin de tout, des moindres petites choses jusqu'aux grands événements du monde et de l'histoire* »⁸². C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze invite ses fidèles à se laisser mener par l'amour providentiel de Dieu car « *il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes* » (Mt 5, 45). Pour saint Paulin de Nole, l'abandon à la Providence est l'arme qui permet à l'athlète de courir dans les stades du monde afin de faire connaître le Christ. Dans son livre : « *La cité de Dieu* », saint Augustin interprète l'histoire comme un combat entre deux amours : l'amour de soi « *jusqu'à l'indifférence à l'égard de Dieu* », et l'amour de Dieu « *jusqu'à l'indifférence à l'égard de soi-même* »⁸³. Le signe que le chrétien sort victorieux de ce combat se vérifie dans sa disponibilité à servir les autres, tout particulièrement les plus pauvres.

⁸² Catéchisme de l'Église catholique, n° 303.

⁸³ Saint Augustin, *La cité de Dieu*, XIV, 28.

Sainte Thérèse d'Avila identifie deux fruits que porte celui qui sait vivre au gré de la Providence. Il est patient : il a appris à attendre l'heure de Dieu. Rien ne le trouble ni ne l'effraie : celui qui a Dieu ne manque de rien. Le Pape François en indique un troisième : l'espérance. Cette vertu fournit l'audace nécessaire pour regarder au-delà du confort personnel et des préjugés qui bouchent l'horizon, afin de s'ouvrir aux surprises de Dieu comme cela a été le cas pour Abraham, Élisabeth et Marie.

La décision de Jean-Marie de la Mennais et de Gabriel Deshayes de fonder notre Congrégation en faveur des campagnes bretonnes est un acte d'abandon à la Providence. C'est la relecture que celui-là en fait quarante ans plus tard :

« Quand je pense à ce petit grain de sénevé que je jetais en terre il y a quarante ans, sans trop savoir ce qu'il deviendrait, mais à la garde de la Divine Providence, il m'est bien doux, après tant d'années de labeur et d'épreuves, de voir aujourd'hui notre œuvre se développer de plus en plus en Bretagne, s'implanter dans le midi de la France et s'étendre jusqu'au-delà des mers. A cette vue, je ne puis que me confondre moi-même, et m'écrier avec l'Écriture : Oui, le doigt de Dieu est là. »⁸⁴

Pour Jean-Marie de la Mennais, vivre au gré de la Providence, c'est se laisser conduire par la main, à la manière d'un petit enfant, là où veut le Seigneur. C'est apprendre à être souple et docile dans ses mains. C'est se jeter les yeux fermés dans ses bras car il ne déçoit jamais celui qui s'abandonne à Lui en toute confiance. Ainsi, quand la mission devient plus difficile, quand l'échec pointe à l'horizon et quand les contradictions, les incompréhensions et les déceptions se multiplient, celui qui a appris à vivre au gré de la Providence réussit à espérer contre toute espérance, ce qui l'aide à marcher au rythme de Dieu qui

⁸⁴ Jean-Marie de la Mennais, Circulaire pour la retraite de 1857.

est toujours fidèle à ses promesses. « *Espérer contre toute espérance est la devise des enfants de la promesse, et Dieu, je le sais, est assez puissant pour changer les pierres en enfants d'Abraham : je ne perds donc pas toute confiance* »⁸⁵.

Vivre au gré de la Providence, c'est la route indiquée à la Famille mennaisienne pour oser les périphéries. C'est le miracle à accueillir et à réaliser au quotidien : savoir se donner gratuitement. C'est cela qui nous permettra d'offrir ce que nous ne possédons pas à ceux qui ont faim et que nous ne voulons pas renvoyer les mains vides. C'est le vaccin qui nous aidera à développer des anticorps contre le pessimisme, ce virus qui attaque et qui tue toute promesse de vie nouvelle.

3- À la manière du disciple missionnaire

« Jésus leur demande : « Combien de pains avez-vous ? Allez voir ». S'étant informés, ils lui disent : « Cinq, et deux poissons » (Mc 6, 38).

Marc montre Jésus en concertation avec ses Apôtres. Les échanges sont plutôt brefs. Face à leur embarras à répondre à sa question : « *Combien de pains avez-vous ?* », le Maître leur fait une proposition simple : « *Allez voir* ». Après une enquête rapide, ils ont trouvé « *cinq pains et deux poissons* ». Nettement insuffisant pour nourrir cinq mille hommes !

Avec l'expression « *Allez voir* », Marc souligne l'importance de la disponibilité active et accueillante du disciple missionnaire. En effet, seul celui qui est ouvert et disponible peut se mettre en chemin avec l'autre. À l'égard des destinataires de sa mission, il accueille volontiers leur collaboration et leur contribution, leurs « *cinq pains* » et leurs « *deux poissons* ». Cette disponibilité active et accueillante pourrait être comparée à la bonne terre dans laquelle est semée la petite graine de moutarde appelée à grandir et à dépasser tous les autres arbres (Mt 13, 31-32) ou à la pincée

⁸⁵ Jean-Marie de la Mennais, CG III, 312.

de levain qui fera lever toute la pâte (Lc 13, 20-21). Pour oser les périphéries, à l'exemple des Apôtres et sur l'invitation du Maître, le disciple missionnaire doit se rendre disponible pour aller à la rencontre de ceux qui sont prêts à apporter leur pierre à la construction de la maison commune.

L'Église, en tant que famille de Dieu, doit être, aujourd'hui comme hier, un lieu de disponibilité pour servir aussi les personnes qui, hors d'elle, appellent à l'aide. Ainsi, l'apôtre Pierre se met en route et se rend chez Corneille, en accueillant favorablement son invitation. Voilà, c'est la Pentecôte pour les païens : une nouvelle étape dans la diffusion de l'Évangile (Ac 10, 1-48). Tout au long des siècles, des témoins de disponibilité ont surgi dans la vie de l'Église. Il suffit de se rappeler tous les missionnaires qui ont tout laissé pour apporter l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre. En 1547, saint François Xavier rencontre un fugitif japonais qui veut devenir chrétien. Identifiant un appel de Dieu dans le désir de cette personne, il décide de se rendre au Japon pour y apporter l'Évangile. En 1549, en dépit de la peine de mort pour celui qui administre le baptême, François Xavier parvient à créer une communauté d'une centaine de fidèles. Après avoir été missionnaire au Japon, saint Maximilien Kolbe s'est offert pour mourir de faim dans le camp de concentration d'Auschwitz à la place d'un père de famille, Franciszek Gajowniczek. Sainte Thérèse de Calcutta, disciple missionnaire en Inde, s'est toujours considérée comme un « *crayon dans les mains de Dieu* ».

Comme l'affirme Benoît XVI, aujourd'hui plus que jamais, « *notre époque demande une nouvelle disponibilité pour secourir le prochain qui a besoin d'aide* »⁸⁶. Pour le Pape François, le prêtre, disciple missionnaire, est caractérisé par sa disponibilité et sa promptitude pour le service de tous. Ce faisant, l'Église devient « *la maison aux portes ouvertes, refuge pour les pécheurs, foyer pour ceux qui vivent dans la rue, maison pour les malades,*

⁸⁶ Pape Benoît XVI, *Deus caritas est*, n° 30.

espace pour les jeunes, salle de catéchèse pour les enfants de la première communion »⁸⁷. C'est ce chemin de conversion pastorale qui permet à chaque chrétien de vivre la synodalité en apportant ce qu'il est et ce qu'il a.

Jean-Marie de la Mennais conçoit la disponibilité comme une réalité avant tout intérieure dont le prototype est l'attitude active et accueillante des bergers à l'annonce des Anges. « *Allons jusqu'à Bethléem pour voir ce qui est arrivé, l'événement que le Seigneur nous a fait connaître* » (Lc 2, 15). Ce faisant, ils ont agi comme des hommes de bonne volonté en offrant au Seigneur leur présence. Pour notre Fondateur, le Frère est un disciple missionnaire quand il s'efforce de « *vouloir ce que Dieu veut, comme il le veut, quand il le veut* »⁸⁸, à l'exemple des bergers. Plus encore, il est fondamentalement un envoyé de Jésus à la suite des Apôtres. Comme eux, il n'a rien, il n'est rien. Ce qu'il y a de plus faible, voilà ce que le Seigneur choisit et envoie dans le monde pour être ses témoins.

Les fils et héritiers de Jean-Marie de la Mennais ont appris la disponibilité, cette valeur qui permet d'être en mission là où le Seigneur envoie. Aussi comprend-on mieux l'attitude des Frères à la clôture de la retraite de 1837 quand notre Fondateur sollicite cinq volontaires pour aller en mission à la Guadeloupe. De la soixantaine de Frères présents, cinquante-deux y répondent favorablement.

« *Allez voir* », c'est l'invitation que le Seigneur lance aujourd'hui à toute la Famille mennaisienne. Répondre à cet appel avec générosité et disponibilité nous sauvera du repli sur soi, ce mal qui tue par asphyxie. La vie appartient à ceux et celles qui osent les périphéries, à l'invitation du Maître. La fécondité donne rendez-vous à celles et ceux qui partent, comme Abraham

⁸⁷ Pape François, Homélie de la messe chrismale, le 17 avril 2014.

⁸⁸ Jean-Marie de la Mennais, S II, 628.

et Sara, comme le peuple d'Israël en route vers la terre promise, comme nos Frères missionnaires d'hier et d'aujourd'hui.

Quand nous nous ouvrons à l'appel du Seigneur qui nous envoie, l'impossible devient possible. Sa grâce touche l'aujourd'hui de notre vie et transforme nos craintes et nos limites en audace missionnaire, en réponse généreuse pleine de fécondité pour la Famille mennaisienne et l'Église. Elle les convertit en service et dévouement, surtout envers les enfants et les jeunes les plus pauvres. Notre joie et notre enthousiasme deviennent appel et interpellation pour ceux et celles qui nous côtoient. Acceptons-nous d'accueillir la grâce de la disponibilité que nous donne le Seigneur pour oser sortir et aller à la rencontre de ceux et celles qui ne peuvent nous offrir que « *leurs cinq pains* » et « *leurs deux poissons* » ?

4- Au service de la fraternité

« Jésus leur ordonna de les faire tous asseoir par groupes sur l'herbe verte. Ils se disposèrent par carrés de cent et de cinquante » (Mc 6, 39-40).

Sur l'ordre de Jésus, les Apôtres font asseoir la foule. N'est-ce pas un repos bien mérité s'ils ont été debout pendant longtemps ? Le lieu est agréable : « *l'herbe est verte* », raconte l'évangéliste Marc. Cependant, un détail doit être souligné : les gens se regroupent « *par carrés de cent et de cinquante* ». L'ordre règne. S'asseoir par groupes de cent et de cinquante sur l'herbe verte : tout est ordonné au service de la fraternité.

L'allusion à « *l'herbe verte* » et la précision « *par carrés de cent et de cinquante* » de Marc renvoient au bon Berger qui fait reposer son troupeau sur des prés verdoyants et qui le mène vers des eaux tranquilles (Ps 22, 1-2). En fait, c'est le Bon Pasteur qui prend soin de ses brebis et qui connaît chacune par son nom. Quand vient le loup, il les protège et les défend (Jn 10, 1-17). Si l'une s'égare, il est prêt à partir à sa recherche. Quand il la retrouve, il la prend sur ses épaules, tout joyeux (Lc 15, 1-7). Il se préoccupe également des brebis qui n'appartiennent pas

encore à son troupeau et il entend tout mettre en œuvre pour les rassembler dans la même bergerie (Jn 10, 16). Ce faisant, il est ce Pasteur qui se met réellement au service de la fraternité.

Dès le début, fidèle à l'enseignement du Christ, l'Église a toujours invité les chrétiens, tout particulièrement les responsables de communauté, à prendre soin de ceux dont ils ont la charge, à l'exemple du Bon Pasteur. Leur mission est de veiller avec dévouement sur le troupeau non pas en commandant en maîtres, mais en se mettant au service de la fraternité (1 P 5, 2-3). Ainsi, dans une formule lapidaire, saint Augustin a synthétisé sa compréhension de son ministère au service de l'église d'Hippone : « *Pour vous, je suis évêque, avec vous, je suis chrétien* ». La Règle de saint Benoît demande à l'abbé du monastère de prêter une attention particulière aux membres de la communauté qui sont fatigués. Pour saint Grégoire le Grand, le bon pasteur doit être enraciné dans la contemplation. C'est le chemin pour accueillir les besoins d'autrui dans son cœur, de sorte qu'ils deviennent siens. Cela lui permet de se faire tout à tous. Le Pape François va dans le même sens quand il encourage les évêques et les prêtres à être des « *pasteurs qui portent l'odeur des brebis* ». Mais comment y parvenir ? Vivre au milieu de leur troupeau, rejoindre les chrétiens dans leur vie quotidienne, jusqu'aux périphéries de leur existence : telle est la méthodologie de l'Église pour être au service de la fraternité.

Dans la vision de Jean-Marie de la Mennais, la mission de berger du Frère comporte une double dimension. Elle est présence et proximité auprès des enfants et des jeunes pour en prendre soin et les protéger : « *Nous compterons une à une ces tendres brebis que vous avez mises sous notre garde et nous les défendrons contre les attaques sans cesse renouvelées qu'on leur livre* »⁸⁹. Elle est également option préférentielle pour les plus

⁸⁹ Jean-Marie de la Mennais, S I, 556.

fragiles. Ainsi, « *un Frère est envoyé, comme Jésus-Christ lui-même l'a été, pour recueillir les brebis dispersées de la maison d'Israël* »⁹⁰.

Servir la fraternité à la manière du Bon Pasteur, c'est apprendre à donner sa vie pour prendre soin, protéger et défendre les plus petits et les plus fragiles. C'est oser partir à la recherche de ceux et celles que sont loin afin de les ramener à la maison commune. C'est la mission que le Chapitre général de 2018 confie à la Famille mennaisienne quand il l'invite à oser les périphéries. Personne ne peut se sauver seul. La fraternité est notre nouvelle frontière, notre vaccin contre l'individualisme qui laisse sur le bord du chemin « *ceux qui ne sont pas intéressants* »⁹¹.

5- En réponse à notre faim

« Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il prononça la bénédiction et rompit les pains ; il les donnait aux disciples pour qu'ils les distribuent à la foule. Il partagea aussi les deux poissons entre eux tous. Ils mangèrent tous et ils furent rassasiés. Et l'on ramassa les morceaux de pain qui restaient, de quoi remplir douze paniers, ainsi que les restes des poissons. Ceux qui avaient mangé les pains étaient au nombre de cinq mille hommes ». (Mc 6, 41-44).

L'évangéliste Marc met en lumière toute une série d'actions de Jésus : il prend les cinq pains et les deux poissons, il lève les yeux au ciel, il bénit, il rompt, il donne aux disciples... Jésus met la main à la pâte : il veut répondre à notre faim. Il n'est pas indifférent à nos besoins.

⁹⁰ Jean-Marie de la Mennais, S II, 560.

⁹¹ Expression de Simone Weil.

Mais de quel pain a besoin notre monde d'aujourd'hui ? Si l'on se réfère aux lettres qui composent ce terme, le pain que Jésus romprait en 2021 s'appellerait **présence**, **amour**, **identité** et **nourriture**.

Pendant cette pandémie de la COVID-19, la solitude fait aussi des dégâts. À ce sujet, les témoignages des personnes âgées et des jeunes en disent long. Sainte Thérèse de Calcutta a affirmé à juste titre que la solitude est l'une des plus grandes pauvretés de notre monde. Et si Jésus comptait sur nous aujourd'hui pour rompre le pain de la **présence** en créant des liens avec ceux et celles qui ploient sous le fardeau de l'isolement et de l'abandon ? N'est-ce pas ce qu'il nous invite à faire quand il nous raconte la parabole du bon Samaritain qui s'approche et qui prend soin de l'homme laissé à moitié mort sur le bord du chemin (Lc 10, 25-37) ?

Quand nous regardons la montée du racisme, l'intolérance, les conflits armés dans le monde, comment ne pas penser que toutes ces difficultés proviennent d'un profond manque d'amour ? En effet, nos cœurs se sont endurcis : il n'y a plus de place pour la patience, le pardon, l'abnégation, le service gratuit, la compassion (1 Co 13, 1-13). Ainsi, le plus grand danger qui nous menace aujourd'hui, c'est de ne pas aimer. Seul l'**amour rompu et partagé** nous aidera à accueillir l'autre comme un frère ou une sœur (Mt 23, 8). Notre monde a tant faim de cette révolution de la tendresse dont parle souvent le Pape François !

Aujourd'hui, le nombre de groupes identitaires ne cesse d'augmenter dans notre société, surtout parmi les jeunes. Ils vivent **une vraie crise d'identité**. Habituellement, ces groupuscules résident dans les périphéries et ne se sentent ni reconnus ni acceptés. Ainsi, ceux qui se croient les propriétaires du pays se liguent contre cet ennemi commun, prétextant les valeurs du vivre-ensemble, les coutumes, la religion. Ils tombent souvent dans le fanatisme en se créant des leaders auxquels ils donnent la mission de les protéger contre leurs propres insécurités et révoltes internes. Quand Jésus rompt le pain, il

nous partage ce qu'il est. Il s'est fait homme pour que nous puissions hériter de sa divinité. Seule **l'identité** qu'offre le Christ, en devenant l'un de nous, donne des racines pour grandir, fleurir et porter des fruits là où nous sommes semés. Aussi comprend-on mieux ce cri du Pape François :

« C'est une terrible aliénation pour quelqu'un de constater qu'il n'a pas de racines, cela signifie n'appartenir à personne. Et il n'y a rien de pire que de se sentir étranger dans sa propre maison, sans un principe d'identité à partager avec d'autres êtres humains. Les racines nous rendent moins seuls et plus complets »⁹².

Selon un rapport de l'Organisation des Nations Unies paru en 2018, 821 millions de personnes souffrent de la faim et plus de 150 millions d'enfants accusent des retards de croissance dus à la malnutrition. Pour répondre à ce fléau qui est non seulement une tragédie mais une honte, le Pape François propose de se servir d'une partie de l'argent utilisé aujourd'hui pour les dépenses militaires pour créer un fonds mondial de lutte contre la faim. De toute évidence, notre monde a faim de **nourriture**. Pouvons-nous rester indifférents aux cris de ceux et celles qui meurent de faim aujourd'hui (Mt 25, 35) ? La charité nous presse (2 Co 5, 14). C'est un gage de notre foi. Même si nous ne pouvons pas donner à manger à trois mille personnes, nourrissons-en au moins une. Ce sera notre modeste contribution dans la lutte contre le fléau de la faim.

Pour nourrir aujourd'hui ceux et celles qui ont faim, Jean-Marie de la Mennais nous propose des attitudes propres à la famille ou à la profession de boulanger. Quand il s'agit de soulager le fardeau de la solitude, l'éducateur mennaisien est ce frère aîné qui signifie par sa présence et sa proximité que l'autre peut compter sur lui pour grandir et s'épanouir. Face au manque

⁹² Pape François, Dieu est jeune, p. 36-37.

d'amour, il est cette mère qui prend soin et qui, grâce à son attention et sa délicatesse, permet à l'autre de se sentir aimé tel qu'il est, avec ses forces et ses fragilités. Pour répondre à la crise d'identité qui affecte tant de jeunes aujourd'hui, il est ce père qui offre à chacun la sécurité dont il a besoin pour apprendre à croire en lui-même et à développer ses potentialités. Dans la lutte contre le fléau de la faim, il est ce boulanger qui fait preuve de créativité et d'audace pour répondre de façon adaptée aux besoins de son milieu. C'est l'exemple que nous donne le Frère Zoël qui a lancé une boulangerie pour fournir du pain à la commune de Plouvorn lors de la disette de 1847. C'est ce même Frère qui, en 1851, au plus fort d'une épidémie de typhoïde, se levait à quatre heures du matin pour réconforter et soigner les malades.

Rompre le pain, c'est la raison d'être de notre Congrégation. Aujourd'hui, c'est une mission urgente. Pour relever ce défi missionnaire, les Frères et les Laïcs de la Famille mennaisienne sont invités à se prêter un mutuel appui. Comme les membres d'un même corps, nous sommes appelés à être mères, pères, frères ou sœurs, boulangers ou boulangères quand il s'agit de répondre aux différents besoins des enfants et des jeunes qui nous sont confiés. C'est cela, vivre de plus en plus « *en mode Famille mennaisienne* ».

CONCLUSION

Clin d'œil de la Providence ! L'été dernier, j'avais décidé que la prochaine lettre circulaire serait adressée à la Famille mennaisienne. Voilà que, le 8 décembre 2020, le Pape François publie la Lettre apostolique « *Patris Corde* » dans laquelle il invite l'Église à faire mémoire du 150^{ème} anniversaire de la déclaration de Saint Joseph comme Patron de l'Église Universelle. Époux de Marie et père adoptif de Jésus, qui d'autre mieux que Joseph peut prendre soin de la Famille mennaisienne, comme il le fit jadis de celle de Nazareth !

Comme il a veillé avec tendresse sur la croissance de Jésus et lui a appris à marcher en le tenant par la main, Joseph est ce guide qui nous incite, dans les tempêtes de la vie, à laisser à Dieu le gouvernail de notre bateau. Par l'exemple de son obéissance, il nous accompagne dans notre suite du Christ, même s'il faut nous lever dans la nuit et partir là où le Seigneur nous envoie. En prenant Marie chez lui sans fixer de conditions préalables, il nous invite à accueillir les autres sans exclusion, tels qu'ils sont, avec une prédilection pour les plus pauvres et les plus fragiles.

Quand le danger est là et que les difficultés tendent à nous décourager, Joseph nous insuffle le courage et l'audace nécessaires pour assumer nos responsabilités jusqu'au bout. Appliqué dans son travail pour garantir la subsistance de sa famille, il confirme que le Seigneur compte sur nous pour continuer à parfaire la création du monde qui nous entoure. Grâce à sa discrétion, il fait briller la beauté d'un amour qui libère et qui met au centre Jésus et Marie.

Puisse Joseph nous apprendre à faire de Jésus et de Marie le trésor le plus précieux de notre vie !

PRIÈRE

Saint Joseph, Époux de la Vierge Marie et gardien de Jésus, nous voulons nous mettre à ton école. Apprends-nous à réaliser la volonté du Seigneur dans l'humble quotidien de nos vies. Donne-nous de répondre à son appel avec foi et disponibilité. Fais-nous boire à sa source pour fleurir là où nous sommes semés. Mets-nous en confiance quand il nous demande de risquer la rencontre. Accompagne-nous quand il nous invite à oser les périphéries. Aide-nous à prendre soin de ceux dont nous avons la charge. Entraîne-nous à travailler à l'avènement d'un monde plus beau, plus juste et plus fraternel.

Veille sur la Famille mennaisienne, comme tu le fis jadis sur celle de Nazareth.

Dieu seul dans le temps !

Dieu seul dans l'éternité !

Amen !

Frère Hervé Zamor, s.g.

Le 19 mars 2021

En la solennité de Saint Joseph.